ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

POÉSIE

LE PAPE

LA PITIÉ SUPRÊME

DROITS RÉSERVÉS

VICTOR HUGO

LE PAPE

LA PITIÉ SUPRÊME

33339
4/5/94

PARIS

J. HETZEL & Cie
18, RUE JACOB

MAISON QUANTIN
RUE SAINT-BENOIT, 7

LIBRARY
MAR 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2289
P2
18--

LE PAPE

SCÈNE PREMIÈRE

SOMMEIL

Le Vatican. La chambre du Pape. La nuit.

LE PAPE, dans son lit.

Ah ! je m'endors ! — Enfin !

. . . . . .

Il s'endort.

*

PAROLES DANS LE CIEL ÉTOILÉ

O vivants, hommes, femmes,
Dormez. Apaise-toi, noir tumulte des âmes.
Oubli ! trêve ! ô méchants, reposez-vous. Assez !
Vous devez être las puisque vous haïssez.
Voici l'heure de paix que la terre réclame.
Le cœur divin envoie au cœur humain sa flamme.
La pensée a grandi, car le rêve est venu.
Homme, ne te crois pas plongé dans l'inconnu ;
Tu connais tout, sachant que tu dois être juste ;
Le sort est l'antre noir, l'âme est la lampe auguste ;
Dieu par la conscience inextinguible unit
L'innocence de l'homme aux blancheurs du zénith.
Va, ta tête est au ciel par un rayon liée.
La vie est une page obscurément pliée
Que l'homme en mourant lit et déchiffre en dormant.
Le sommeil est un sombre épanouissement.

Il est des voix, il est des pas, il est des ondes;
Tout se mêle, clameurs, rumeurs, vagues profondes,
Foules blêmes, troupeaux pensifs, essaims joyeux;
Tout marche au but divin sous les éternels yeux.
Responsabilité, pèse, voici ton heure,
Du haut des cieux, et rends l'âme humaine meilleure.
Les noirs vivants ont tous au pied le même anneau.
Sens, ô berger, le poids énorme de l'agneau.
Frêles puissants, tâchez que l'ombre vous tolère;
Le gouffre est irrité d'une bonne colère;
Le gouffre est menaçant, mais c'est contre le fort;
L'atome avec raison compte, lorsqu'il s'endort,
Sur la protection terrible des abîmes.
Dormez, vertus, dormez, souffrances, dormez, crimes,
Sous la sérénité du firmament vermeil.
Heureux l'homme qui sent à travers son sommeil
Que les étoiles sont sur la terre levées
Pour protéger le faible et l'humble et leurs couvées,
Qui tâche de comprendre en dormant, et qui sent
Qu'un immense conseil mystérieux descend!
Laissez passer sur vous les astres vénérables,
Et dormez. O vivants, princes, grands, misérables,
A cette heure au fantôme en son linceul pareils,
Ayez le tremblement du rêve en vos sommeils.
Que l'âme veille en vous!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

★

LES ROIS ENTRENT

LES ROIS.

Salut, pape. Nous sommes
Les tout-puissants, les rois, les maîtres.

LE PAPE.

Salut, hommes.

LES ROIS.

Prêtre, nous sommes rois.

LE PAPE.

Pourquoi?

LES ROIS.

Rois à jamais.

LE PAPE.

Et Dieu?

LES ROIS.

Tu sais qu'il est sur terre des sommets.

LE PAPE.

De la hauteur de Dieu je ne vois qu'une plaine.

LES ROIS.

Nous sommes grands, vainqueurs, forts.

LE PAPE.

Tout est l'ombre humaine

LES ROIS.

Nous sommes les élus.

LE PAPE.

L'homme à l'homme est égal.

LES ROIS.

Nous sommes ce que sont l'Horeb et le Galgal,
Ce qu'est le Sinaï par-dessus les campagnes ;

Nous sommes une chaîne auguste de montagnes ;
Nous sommes l'horizon par Dieu même construit.

LE PAPE.

Les monts ont au front l'aube et les rois ont la nuit.
Dieu n'a pas fait les rois.

LES ROIS.

N'es-tu pas roi toi-même ?

LE PAPE.

Moi ! régner ! non !

LES ROIS.

Alors, qu'est-ce que tu fais ?

LE PAPE.

J'aime.

*

LE PAPE SUR LE SEUIL DU VATICAN

Je parle à la Cité, je parle à l'Univers.

Écoutez, ô vivants de tant d'ombre couverts,
Qu'égara si longtemps l'imposture servile,
Le sceptre est vain, le trône est noir, la pourpre est vile.
Qui que vous soyez, fils du Père, écoutez tous.
Il n'est sous le grand ciel impénétrable et doux
Qu'une pourpre, l'amour ; qu'un trône, l'innocence.
L'aube et l'obscure nuit sont dans l'homme en présence
Comme deux combattants prêts à s'entre-tuer ;
Le prêtre est un pilote ; il doit s'habituer
A la lumière afin que son âme soit blanche ;
Tout veut croître au grand jour, l'homme, la fleur, la branche
La pensée ; il est temps que l'aurore ait raison ;
Et Dieu ne nous a pas confié sa maison,

La justice, pour vivre en dehors d'elle, et faire
Grandir l'ombre et tourner à contre-sens la sphère.
Je suis comme vous tous, aveugle, ô mes amis!
J'ignore l'homme, Dieu, le monde; et l'on m'a mis
Trois couronnes au front, autant que d'ignorances.
Celui qu'on nomme un pape est vêtu d'apparences;
Mes frères les vivants me semblent mes valets;
Je ne sais pas pourquoi j'habite ce palais;
Je ne sais pas pourquoi je porte un diadème ;
On m'appelle Seigneur des Seigneurs, Chef suprême,
Pontife souverain, Roi par le ciel choisi;
O peuples, écoutez, j'ai découvert ceci,
Je suis un pauvre. Aussi je m'en vais. J'abandonne
Ce palais, espérant que cet or me pardonne,
Et que cette richesse et que tous ces trésors,
Et que l'effrayant luxe usurpé dont je sors
Ne me maudiront pas d'avoir vécu, fantôme,
Dans cette pourpre, moi qui suis fait pour le chaume!
La conscience humaine est ma sœur, et je vais
Lui parler; j'ai pour loi de haïr le mauvais
Sans haïr le méchant ; je ne suis plus qu'un moine
Comme Basile, comme Honorat, comme Antoine;
Je ne chausserai plus la sandale où la croix
S'étonne du baiser parfois sanglant des rois.
Peuples, jadis Noé sortit rêveur de l'arche ;
Je sors aussi. Je pars. Et je me mets en marche
Sur la terre, au hasard, sous le haut firmament,
Dans l'aube ou dans l'orage, ayant pour vêtement,
Si cela plaît au ciel, la pluie et la tempête,
Sans savoir où le soir je poserai ma tête,
N'ayant rien que l'instant, et les instants sont courts;
Je sais que l'homme souffre, et j'arrive au secours
De tout esprit qui flotte et de tout cœur qui sombre;
Je vais dans les déserts, dans les hameaux, dans l'ombre,
Dans les ronces, parmi les cailloux du ravin,
Errer comme Jésus, le va-nu-pieds divin.

Pour celui qui n'a rien, c'est s'emparer du monde
Que de marcher parmi l'humanité profonde,
Que de créer des cœurs, que d'accroître la foi,
Et d'aller, en semant des âmes, devant soi!
Je prends la terre aux rois, je rends aux Romains Rome,
Et je rentre chez Dieu, c'est-à dire chez l'Homme.
Laisse-moi passer, peuple. Adieu, Rome.

*

LE SYNODE D'ORIENT

LE PATRIARCHE D'ORIENT, tiare au front, en habits pontificaux; les évêques l'entourent; mitres et chapes d'or.

Chantez,
Allégresse et louange! ô tribus, ô cités,
Chantez dans le vallon, chantez sur la montagne.
Sabaoth est l'époux, l'église est sa compagne,
Peuple, je suis l'apôtre, et je bénis les cieux.

Entre un homme vêtu de bure noire, une croix de bois à la main.

L'HOMME.

Bénir le ciel est bien, bénir l'enfer est mieux.

LE PATRIARCHE.

L'enfer!

L'HOMME.

Oui, c'est-à-dire, ô prêtre, les misères,
Bénis cela. Bénis les pleurs, les cœurs sincères;
Mais flétris, où le bien contre le mal combat;
Bénis le dénûment, le haillon, le grabat,
Le bagne, dont la chaîne épouvantable passe;
Bénis l'humble esprit sombre et la pauvre âme lasse;
Bénis tous ceux pour qui jamais tu ne prias;
Bénis les réprouvés, bénis les parias,
Et ce total des maux qui sur terre est la somme
Des salaires. Bénis l'enfer.

LE PATRIARCHE.

Quel est cet homme?

L'HOMME.

Évêque d'orient, l'évêque d'occident
Te salue, et je suis ton frère. Sois prudent
Et sois pensif; car Dieu, sache-le, prêtre, existe.

LE PATRIARCHE.

C'est vous, Père! vêtu d'un linceul!

LE PAPE.

Je suis triste.

LE PATRIARCHE.

Vous le premier sur terre!

LE PAPE.

Hélas!

LE PATRIARCHE.

Triste de quoi?

LE PAPE.

De la douleur de tous et de ta joie à toi.

Il fait un pas et regarde fixement le patriarche.

Prêtre, on souffre! et le luxe odieux t'environne!

Commence par jeter par terre ta couronne.
La couronne est gênante à l'auréole. Il faut
Choisir, de l'or d'en bas ou du rayon d'en haut.
Sache, ô pasteur joyeux, que les peuples frissonnent;
Sache que le ciel pâle est plein d'heures qui sonnent
Le tocsin des berceaux, le glas des nouveau-nés.
Prends garde aux innocents dont tu fais des damnés.
Crains le mal qui flamboie, et que toi-même attises
Avec tes vanités, avec tes convoitises.
Frères, ne soyons pas des prêtres désastreux.
N'imitons pas les rois qui se volent entre eux
Les Alsaces, les Metz, les Strasbourg, les Hanovres.
Prêtre, à qui donc as-tu pris ta richesse? Aux pauvres.
Quand l'or s'enfle en ton sac, Dieu dans ton cœur décroît.
Apprends qu'on est sans pain et sache qu'on a froid;
Les jeunes filles vont rôdant le soir dans l'ombre.
Tes rochets, ta chasuble aux topazes sans nombre,
Ta robe où l'orient doré s'épanouit,
Sont des spectres qui sont noirs et vivants la nuit,
Et qui prennent Jésus dans sa crèche et le tuent.
Sache qu'au lit public les femmes s'habituent
Parce qu'il faut céder, se rendre, et vivre enfin,
Le riche ayant le vice et le pauvre la faim.
Que te sert d'empiler sur des planches d'armoire
Du velours, du damas, du satin, de la moire,

D'avoir des bonnets d'or et d'emplir des tiroirs
De chapes qu'on dirait couvertes de miroirs?
O pauvres que j'entends râler, forçats augustes,
Tous ces trésors, chez vous sacrés, chez nous injustes,
Ce diamant qui met à la mitre un éclair,
Cette émeraude où semble errer toute la mer,
Ce resplendissement sombre des pierreries,
C'est votre sang, le lait des mamelles taries,
C'est le grelottement des petits enfants nus!
C'est votre chute au fond des gouffres inconnus!
Le faste de ce prêtre, ô pauvres, représente
Ce que vous n'avez plus, votre vie innocente,
Le loyer du logis, le tison du foyer,
La dignité du cœur qui ne veut pas ployer,
Le travail qui s'accroît par l'épargne qui monte.
Votre joie est l'honneur des femmes, et ta honte,
Prêtre! — Rends ces trésors aux pauvres! — Rends-les tous!
Escarboucles chez eux, immondices chez nous!
Quoi! tandis que là-haut l'immense Éternel pense;
Tandis que sans fatigue et sans fin il dépense
La lumière, et maintient les soleils au complet,
Pour que tout marche et vive, et pour prouver qu'il est;
Tandis que dans cette ombre où court le météore,
Il nous regarde avec ses prunelles d'aurore;
Tandis qu'il met au monde énorme un tel ciment
Que rien ne s'est défait dans le bleu firmament
Le jour où dans le ciel que d'autres cieux pondèrent,
Les formidables vents démuselés grondèrent;
Tandis qu'il fait rôder plus d'astres dans les cieux,
Plus d'éclairs, plus de voix, plus de bruits, plus de feux,
Plus de prodiges, noirs ou sereins, sur les grèves,
Sur les monts, dans les bois, que l'homme n'a de rêves;
Tandis qu'il est cet être inconcevable là,
Nous prêtres, nous vieillards, drapés d'un falbala,
Plus chargés de bijoux que des filles publiques,
Tournant vers les faux biens nos extases obliques;

Tandis que lui, celui qui ne prend ni ne vend,
Lui le sombre seigneur de la foudre, est vivant,
Nous, sous quelque portail d'église ou d'abbaye,
Nous offrons et montrons à la foule ébahie,
Sous la pourpre d'un dais et les plis d'un camail,
Un petit bon Dieu rose avec des yeux d'émail!
Un Jésus de carton, un Éternel de cire!
On le promène, on chante, on prêche, on le fait luire,
En marchant doucement de crainte qu'un cahot,
En secouant l'autel, ne casse le Très-Haut!
Chaque temple a son saint qu'il rente et divinise.
Tandis que le monceau des hommes agonise
Et que la haine couve en d'âpres cœurs grondants,
Tandis que la famine aux effroyables dents
Dévore l'atelier, le grenier, la chaumière,
Nous étalons, avec des effets de lumière,
Des bonshommes de bois au fond d'un corridor,
Brodés d'or, cousus d'or, chaussés d'or, coiffés d'or;
Nous avons des saints-Jeans et des saintes-Maries
Que nous emmaillotons dans des verroteries!
Nous dépensons Golconde à vêtir le néant.
Et, pendant ce temps-là, le vice est un géant,
Et le lupanar s'ouvre, affreux bagne des vierges!
Et, je vous le répète, allumez tous vos cierges,
Faites le tour du temple en file, deux à deux,
Vous n'empêcherez pas que cela soit hideux!

Oui, pendant ce temps-là, parce qu'il faut qu'on mange,
Parce que votre luxe a pris son pain, un ange,
Une âme, une innocence entrera dans la nuit!
Pour vêtir de brocart l'idole qui reluit,
Les colombes du ciel deviendront des orfraies!
Oui, des femmes de chair et d'os, des femmes vraies,
Honnêtes, fleurs d'amour et lys de chasteté,
Paieront de leur pudeur et de leur nudité,

De toutes leurs vertus mortes et dissipées,
Votre imbécillité d'habiller des poupées!
Entendez-vous cela! Comprenez-vous cela!
Trouvez-vous que je parle assez haut! Dieu parla
Jadis de cette sorte aux songeurs sur les cimes;
Et nous quand sur l'autel, pensifs, nous nous assîmes,
Prêtres, ce n'était pas pour être des démons.
O mes frères, aimons, aimons, aimons, aimons!
Prêtres, la croix de bois et la robe de bure,
Le front haut chez les rois et pas d'autre courbure
Que le fléchissement des âmes devant Dieu!
Quoi! les rois sont la roue et vous êtes l'essieu!
Le peuple est sous vos pieds, parce qu'il est la base,
Et vous faites rouler sur lui ce qui l'écrase!

Sachez que vos grandeurs sont des chutes! Sachez
Que le fourmillement lugubre des péchés,
O noirs vendeurs du temple, emplit votre opulence,
Et que Jésus, ayant au flanc le coup de lance,
S'est enfui, se voilant la face, n'ayant pu
Voir le peuple affamé sous le prêtre repu!
Ne pouvant voir cela, Christ a dû disparaître!
Il s'en va. Car pour lui les diamants du prêtre
Ont la même lueur que les yeux du chacal.
O froc de bure, ô saint haillon pontifical,
Sois ma splendeur. Je sens rentrer sous cette robe
L'âme que le manteau de pourpre nous dérobe;
Je revis. Du linceul le prêtre est bien vêtu.
Il devient sous la bure exemple, honneur, vertu,
Serviteur de qui souffre et juge de qui règne;
Comme il est faible, il faut que le tyran le craigne;
Car les faibles sont pleins de la force de Dieu.
Sa robe noire passe à toute heure, en tout lieu,
Parmi les deuils, les maux, les fléaux, les désastres,
Et quand il la secoue il en tombe des astres!

Il en tombe le vrai, le bien, le beau, le grand!
Prêtres, votre richesse est un crime flagrant!
Vos cœurs sont-ils méchants? Non, vos têtes sont dures.
Frères, j'avais aussi sur moi ce tas d'ordures,
Des perles, des onyx, des saphirs, des rubis.
Oui, j'en avais sur moi, partout, sur mes habits,
Sur mon âme; mais j'ai vidé cela bien vite
Chez les pauvres.

LE PATRIARCHE.

Seigneur et docteur, grand lévite,
Pape sublime, évêque illustre et souverain,
Les tables de la loi sont un livre d'airain;
Nul n'y peut rien changer, pas même toi, mon père.

UN ÉVÊQUE.

Il faut que l'homme souffre afin que Dieu prospère;
L'or du temple éblouit le pauvre utilement.
Il faut la perle au dogme et l'astre au firmament;
Il faut que les vivants, foules, essaims, mêlées,
Volent à la lueur des mitres constellées;
Cette clarté leur est nécessaire en leur nuit.
Le temple opulent sert et l'autel pauvre nuit.
Il sied que le pasteur comme un soleil se lève.

AUTRE ÉVÊQUE.

Parlons des rois avec précaution; leur glaive
Jette à peu près la même ombre que notre croix;
Le temple a Dieu pour base et pour cime les rois;
Dieu croule si les rois tombent.

AUTRE ÉVÊQUE.

La foule est faite
Pour le maître, qu'il soit soldat, juge ou prophète;

Le prêtre est le premier des maîtres; le second,
C'est le roi.

AUTRE ÉVÊQUE.

Le soc dur fait le sillon fécond.
Oui, déchirons! Ainsi l'on sème, ainsi l'on fonde;
Et l'épi sera beau si la plaie est profonde.

AUTRE ÉVÊQUE.

Frères, Dieu n'a jamais voulu qu'on le comprît.

AUTRE ÉVÊQUE.

Le royaume des cieux est aux pauvres d'esprit;
Donc peu d'écoles, point de science, un seul livre.

AUTRE ÉVÊQUE.

Les peuples ont pour loi d'être en bas et de suivre;
Et leur ascension est faite quand vers nous
Ils montent les degrés des temples à genoux.

AUTRE ÉVÊQUE.

La pensée en dehors du dogme est de l'ivraie.
C'est la justice juste et la vérité vraie
Que j'affirme. Anathème à l'homme révolté!

AUTRE ÉVÊQUE.

Nous avons dans nos mains la terrible clarté.
Il faut que la lumière éclaire, ou qu'elle brûle.
Le prêtre est infidèle à son Dieu s'il recule
Et si, devant l'impie, il hésite à pencher
Le flambeau jusqu'au tas de paille du bûcher.

LE PATRIARCHE.

Ce qu'on nomme aujourd'hui liberté, c'est l'abîme.
Et c'est là ce que dit l'effrayant kéroubime
Debout sur le mur noir de l'infini. Croyez.
Soyez des cœurs tremblants, soyez des fronts ployés,
Obéissez. Le prince est un prêtre; le prêtre
Est un prince. Vouloir comprendre, vouloir être,
Vouloir penser, c'est faire obstacle à Dieu. Vivants
Qui sous l'énormité redoutable des vents
Résistez, vous avez des âmes insensées.
Dieu maudit vos efforts, vos travaux, vos pensées,
Et votre raison, sœur de l'antique péché,
Et votre vain progrès, sinistrement léché
Par la langue de feu qui sort du lac de soufre,
Voilà les vérités qui jaillirent du gouffre
Le jour où sur l'Horeb le tonnerre a brillé.

LE PAPE.

Frères, figurez-vous, — je me suis réveillé!

LES ÉVÊQUES.

Qu'entendez-vous par là?

LE PATRIARCHE.

Qu'est-ce que tu médites?

LE PAPE.

Je ne crois plus un mot de tout ce que vous dites!

LE PATRIARCHE.

Quoi! vous seriez l'horrible et vivant démenti
De vos prédécesseurs glorieux?

LE PAPE.

J'ai senti
Un mécontentement inquiétant dans l'ombre.

LE PATRIARCHE.

Le pilote aveuglé, c'est le vaisseau qui sombre.
Ne changez pas de route! O père, n'allez pas
Du côté de la nuit, du côté du trépas!

LE PAPE.

Je marche vers la vie.

LE PATRIARCHE.

Il faudra rendre compte.

LE PAPE.

Certes!

LE PATRIARCHE.

Songez au ciel. Vous en tombez.

LE PAPE.

J'y monte.

LES ÉVÊQUES.

O sombre cécité!

LE PAPE.

Je vous dis que je vois.
J'étais sur un sommet doré, sur un pavois,
Dans l'encens, dans les chants et les épithalames,
J'ai senti tout à coup l'immense poids des âmes;
Et je suis descendu, sachant que je montais.
Le dogme n'a d'appuis, l'église n'a d'étais

Que nos fragilités; tâchons qu'elles soient pures.
Oui, j'ai vu les douleurs, oui, j'ai vu les souillures,
J'ai vu le bien gisant, j'ai vu le mal debout,
Et j'ai songé. Ciel noir! les crimes sont partout,
Mais il n'est qu'un coupable, et c'est le responsable.
J'ai vu les maux nombreux plus que les grains de sable,
Les forfaits plus épais que les branches des bois,
L'infâme orgie en rut, l'innocence aux abois,
Et j'ai dit en moi-même, en voyant les deux mondes
Pleins de brocanteurs vils et de vendeurs immondes :
Ce prêtre sur l'argent hideusement penché,
Ce juge qui chuchote à voix basse un marché,
Cette fille à l'œil fou, cette bohémienne,
Qu'est-ce qu'ils vendent là? Leur âme? Non, la mienne!
Alors j'ai pris la fuite, épouvanté, voulant
Être bon, m'arracher tous ces crimes du flanc,
Guider, sauver, guérir, supprimer les Sodomes,
Bénir, et rendre enfin Dieu respirable aux hommes!

LE PATRIARCHE.

Vous avez un devoir, foudroyer.

LE PAPE.

Avertir.

LE PATRIARCHE.

Songez au Dieu vengeur.

LE PAPE.

Je songe au Christ martyr.

LE PATRIARCHE.

Roi...

LE PAPE.

La chaire changée en trône est impudique.
Pauvre et nu, Jésus règne; et, roi, le prêtre abdique.
Prêtre, j'ai le roseau de Jésus à la main;
Roi, je n'ai plus qu'un sceptre; et pour le genre humain
Je ne suis plus qu'un prince obéissant aux princes,
Concédant, consentant, tremblant pour mes provinces,
Courtisan du plus fort, à céder toujours prêt;
Jamais la royauté du prêtre n'apparaît
Sans une transparence affreuse d'esclavage.
Je ne fais point partie, ô prêtres, du ravage,
Du supplice et du meurtre, et ne veux point m'asseoir
Parmi ces rois sur qui tombe l'éternel soir.
J'aime! je sens en moi la grande clarté vivre.

LES ÉVÊQUES.

Guide-nous, mais suis-nous. Pour guider, il faut suivre.

LE PAPE.

Jamais. Je suis sorti, plein d'horreur et d'effroi,
De toute votre nuit! Quoi! l'on eût dit de moi :
Terre, cet homme avait la garde d'une idée,
La plus haute que l'ombre ait jamais possédée,
Clarté sainte au-dessus du gouffre obscur des cœurs,
En dépit des vents noirs rapidement vainqueurs
Et vite évanouis, cet homme était le mage
Mystérieux, chargé du mutuel hommage
Que se doivent les cieux et les âmes, rapport
Et lien entre un mât frissonnant et le port,
Échange de lueur entre l'abîme et l'homme.
Quoi! parce que de vains simulacres qu'on nomme
Princes, maîtres, seigneurs, chefs, souverains, césars,
Parce que de faux dieux, composés de hasards,
Ou du hasard de vaincre ou du hasard de naître,

Parce que des puissants que le néant pénètre
Sont venus le trouver, lui le veilleur qui n'a
Ici-bas d'autre droit que de dire hosanna
Et de montrer du doigt là-haut l'âme éternelle,
Lui qui doit, fils de l'aube, ému, vivant en elle,
Toujours songer, pleurant sur le mal châtié,
Au moyen de changer la lumière en pitié;
Quoi! parce que ces rois, quoi! parce que ces ombres,
Parce que ces faiseurs de cendre et de décombres
Sont venus à sa porte, et durs, fiers, belliqueux,
Ont dit : Sois avec nous! — cet homme est avec eux!
Quoi! cet homme, le monde étant dans les ténèbres,
Offrait dans son bazar aux acheteurs funèbres,
O terreur! le rayon qui blanchissait le ciel!
Lui l'éclaireur suprême et providentiel,
Il bénissait l'affreuse éruption des laves!
Cet homme s'était fait marchand de ces esclaves,
La vérité, l'honneur, la justice et la loi,
Prenait le droit au peuple et le donnait au roi,
Priait pour ce qui tue et contre ce qui tombe!
Cet homme a fait lancer la foudre à la colombe
Il a fait de Jésus le valet d'Attila!
Quoi! l'on eût dit de moi : Regardez, le voilà;
Il avait en dépôt notre âme, il l'a perdue.
L'aurore se levait, cet homme l'a vendue!
Il a prostitué l'étoile du matin!
Non! non!

LE PATRIARCHE.

Vous blasphémez, pape!

LE PAPE.

Prêtre hautain,
Sois humble! Autel doré, dédore-toi, rayonne!
Plaie au flanc du Christ, bouche auguste qu'on bâillonne,
Ouvre tes lèvres, parle, et dis la vérité!

Rentre en ton patrimoine, homme déshérité;
Femmes, enfants, ayez des droits. Peuple, aie une âme.
A moi, prêtres! prêchez le vrai que je proclame;
Soyez simples de cœur; soyez, sous le ciel bleu,
Près des petits enfants pour être près de Dieu.
Plus le pontife est doux, plus le temple est sublime.

Tout s'évanouit et s'efface autour du pape.

Quoi! plus de prêtres! Quoi! plus de temple! — l'abîme.
Tout disparaît. Jadis Babel ainsi croula.
Me voilà seul! Plus rien que l'ombre.

UNE VOIX AU FOND DE L'INFINI.

Je suis là.

★

UN GRENIER

L'hiver. Un grabat.

UN PAUVRE. Sa famille près de lui.

LE PAUVRE.

Je ne crois pas en Dieu.

LE PAPE, entrant.

Tu dois avoir faim. Mange.

Il partage son pain et en donne la moitié au pauvre.

LE PAUVRE.

Et mon enfant?

LE PAPE.

Prends tout.

Il donne à l'enfant le reste de son pain.

L'ENFANT, mangeant.

C'est bon.

LE PAPE, au pauvre.

L'enfant, c'est l'ange.
Laisse-moi le bénir.

LE PAUVRE.

Fais ce que tu voudras.

LE PAPE, vidant une bourse sur le grabat.

Tiens, voici de l'argent pour t'acheter des draps.

LE PAUVRE.

Et du bois.

LE PAPE.

Et de quoi vêtir l'enfant, la mère,
Et toi, mon frère. Hélas! cette vie est amère.
Je te procurerai du travail. Ces grands froids
Sont durs. Et maintenant parlons de Dieu.

LE PAUVRE.

J'y crois.

*

LE PAPE AUX FOULES

A travers la douleur, l'angoisse, les alarmes,
Du fond des nuits, du fond des maux, du fond des larmes,
Venez à moi vous tous qui tremblez, qui souffrez,
Qui râlez, qui rampez, qui saignez, qui pleurez,
Les damnés, les vaincus, les gueux, les incurables,
Venez, venez, venez, venez, ô misérables!
Je suis à vous, je suis l'un de vous, et je sens
Dans mes os votre fièvre immense, agonisants!
Venez, déguenillés, réprouvés, multitude!
Je suis le serviteur de votre servitude,
Et de votre cachot je suis le prisonnier;
Le premier chez les rois, parmi vous le dernier.
Votre part est la bonne, elle est la plus auguste;
Le riche a beau bien faire, être sage, être juste,

Quiconque a les pieds nus marche plus près de Dieu.
Le ciel noir montre plus d'astres que le ciel bleu.

Je vous aime, et n'ai pas d'autre raison pour être,
Fils, le prêtre du juge et le juge du prêtre.
Je ne suis qu'un pauvre homme appartenant à tous.
O souffrants, aidez-moi. Je tâche d'être doux.
Venez, partageons tout, le froid, la faim, les jeûnes.
Je suis vieux chez les vieux et jeune avec les jeunes.
Je suis l'aïeul du père et l'enfant des petits;
J'ai tous les âges; fils, j'ai tous les appétits,
Toutes les volontés, toutes les convoitises;
Je suis, comme l'agneau qu'attirent les cytises,
Attiré par les deuils, les dénûments, les pleurs;
Je veux avoir ma part de toutes les douleurs;
J'ai droit à tous les maux qu'on souffre sur la terre;
Je suis l'universel étant le solitaire;
O pauvres, donnez-moi tout ce que vous avez,
Vos jours sans pain, vos toits sans feu, vos durs pavés,
Vos fumiers, vos grabats tremblants, vos meurtrissures,
Et le ciel étoilé, plafond de vos masures.

O vous qui n'avez rien, donnez-moi tout. Venez,
Tous les malheureux! nus, sanglants, blessés, traînés
Par tous les désespoirs et sur toutes les claies;
Apportez-moi vos fiels, apportez-moi vos plaies,
Afin qu'à votre nuit je mêle un peu de jour,
Et que je fasse avec vos haines de l'amour.
Venez, haillons, sanglots, plaintes, colères, âmes!

Fils, le malheur et moi, partout où nous passâmes
Nous avons tous les deux, chacun à sa façon,
Prouvé, lui qu'il a tort, et moi qu'il a raison.

Il a tort, car on pleure, et raison, car on aime.
Le malheur a cela de tendre et de suprême
Qu'on aime d'autant plus que l'on a plus souffert;
Le malheur, c'est le ciel obscurément offert.
Vous avez les douleurs et moi j'ai les dictames.
Je suis l'ambitieux qui veut prendre les âmes;
N'avoir rien secouru, c'est là la pauvreté;
On aura des besoins devant l'éternité;
Il serait imprudent, à l'heure où le soir tombe,
De s'offrir à celui qu'on trouve dans la tombe
Sans avoir fait d'épargne et rien mis de côté.
Souffrants, apportez-moi votre calamité.
Je suis l'aide, l'ami, l'appui. Venez, misères,
Lèpres, infirmités, indigences, ulcères,
Quiconque est hors l'espoir, quiconque est hors la loi.
La douleur m'appartient. J'appelle autour de moi
L'esprit troublé, le cœur saignant, l'âme qui sombre;
Et je veux, entouré des détresses sans nombre,
Qui naissent sur la terre à toute heure, en tout lieu,
Arriver avec tous les pauvres devant Dieu!
Venez, vous qu'on maudit! Venez, vous qu'on méprise!

Tous les misérables viennent autour de lui de tous côtés.

UN PASSANT.

Qu'est-ce que tu fais là, vieillard?

LE PAPE.

Je thésaurise.

*

L'INFAILLIBILITÉ

Ah! je suis l'Infaillible!

Ah! c'est moi qui vois clair!

Et Dieu?

Dieu ne sait pas ce que savait Képler,
Ce que trouva Newton, ce qu'a vu Galilée;
Il est dépaysé sous la voûte étoilée;
Il a tous les défauts possibles, dur, cassant,
Jaloux, inexorable, irascible; il consent
A l'arrestation du soleil par un homme;
Il damne l'univers pour le vol d'une pomme;
Il foudroie au hasard, il châtie à côté;

Il tue en bloc; il met le diable en liberté;
Molière le ferait sermonner par Alceste;
Il extermine un bouge, il épargne l'inceste,
Détruit Sodome, et donne à Loth un exeat;
Il double d'un enfer son paradis béat;
Il ne sait ce qu'il fait, tant il est susceptible,
Et tâche de brûler notre âme incombustible
Dans un monstrueux lac de bitume et de poix.
Ah! vous avez voulu lui mettre un contre-poids,
Oui, vous avez voulu corriger, j'imagine,
Ce Dieu qui du chaos tire son origine,
Qui maudit, sans savoir pourquoi, le genre humain,
Et qui marche en tâtant du bâton le chemin;
Il a, certes, besoin d'un guide en sa nuit noire,
Et, grâce au compagnon qui l'aide, on aime à croire,
Malgré Pascal doutant et Voltaire niant,
Que Dieu peut-être aura moins d'inconvénient.
Donc son chien est le pape, et je comprends qu'en somme,
L'aveugle étant le dieu, le clairvoyant soit l'homme.

Dérision lugubre! Insulte au firmament!

Donc le pape jamais ne chancelle et ne ment;
Donc jamais une erreur ne tombe de sa bouche;
L'infaillibilité formidable et farouche
Luit dans son œil suprême...

O nuit! pardonne-leur!
Être un homme, un jouet quelconque du malheur,
Moins libre que le vent, plus frêle que la plante,
Le passant inquiet de la terre tremblante,
Une agitation qui frissonne et qui fuit,
Un peu d'ombre essayant de faire un peu de bruit.

Être cela! sentir derrière soi l'abîme
Et devant soi le gouffre, et se croire la cime!
Avoir l'affreux squelette en ce vil corps charnel,
Et dire à Dieu : Je suis ton égal. Éternel!
Je suis l'autorité, je suis la certitude,
Et mon isolement, Dieu, vaut ta solitude;
Le pape est avec toi le seul être debout
Sur cet immense Rien que l'homme appelle Tout;
Tout n'est rien devant moi comme devant toi, maître.
Je sais la fin, je sais le but, je connais l'Être;
Je te tiens, ma clef t'ouvre, et je suis ton sondeur,
Dieu sombre, et jusqu'au fond je vois ta profondeur.
Dans l'obscur univers je suis le seul lucide;
Je ne puis me tromper; et ce que je décide
T'oblige; et quand j'ai dit : Voici la vérité!
Tout est dit. Quand je veux que tu sois irrité,
Quand j'ai dit la loi, l'ordre, et le point où commence
Ta colère, et l'endroit où finit ta clémence,
Tu dois courber ton front énorme dans les cieux!
Le grand char étoilé tourne sur deux essieux,
Dieu, le pape.

O soleils! astres! gouffres des êtres!
Que dites-vous du pape infaillible, et des prêtres,
Des conciles mettant le pied sur vos hauteurs,
Que dis-tu de ce tas de sinistres docteurs,
Ciel terrible, imposant leur néant au mystère,
Et tâchant d'ajouter à Dieu le ver de terre!

*

EN VOYANT PASSER DES BREBIS TONDUES

Les sombres vents du soir soufflent de tous côtés.
O brebis, ô troupeaux, ô peuples, grelottez.
Où donc est votre laine, ô marcheurs lamentables?
Allez loin de vos toits et loin de vos étables,
Sous le givre et la pluie, allez, allez, allez!
Où donc est votre laine, ô pauvres accablés,
Vous qui nourrissez tout, hélas! et qu'on affame?
Peuple, où donc sont tes droits? Homme, où donc est ton âme?
O laboureur, où donc est ta gerbe? O maçon,
Constructeur, bâtisseur, où donc est ta maison?
Où donc sont les esprits mis sous votre tutelle,
Docteurs? Et ta pudeur, ô femme, où donc est-elle?
Hélas! j'entends sonner les clairons triomphants;
Vierge, où sont tes amours? mère, où sont tes enfants?

Grelottez, ô bétail dépouillé, pauvres êtres!
Votre laine n'est pas à vous, elle est aux maîtres,
Elle est à ceux pour qui le chien aboie, à ceux
Qui sont les rois, les forts, les grands, les paresseux!
A ceux qui pour servante ont votre destinée!

C'est à vous cependant que Dieu l'avait donnée,
Cette laine sacrée, et dans la profondeur
Dieu maudit les ciseaux lugubres du tondeur!
Ah! malheureux en proie aux heureux! Honte aux maîtres!
Où donc sont ces bergers qu'on appelle les prêtres?
Nul ne te défend, peuple, ô troupeau qui m'es cher,
Et l'on te prend ta laine en attendant ta chair.

La nuit vient.

Ils courent par moments; les coups inexorables
Pleuvent, et l'on croit voir, avec ces misérables,
La vérité, le droit, la raison, l'équité,
Tout ce qu'on a de juste au fond du cœur, fouetté!
Où donc la conduit-on, cette foule hagarde,
Tremblante sous le soir terrible? qui la garde?
Comme ils sont harcelés, effrayés, éperdus!
Où vont ces sombres pas par derrière mordus?
Ils courent... — on dirait le passage d'un songe.
La bise souffle et semble un serpent qui s'allonge.
Est-ce que le mystère est lui-même contre eux?
Pourquoi tant d'aquilons sur tant de malheureux?
S'il est des anges noirs volant dans ces ténèbres,
Je les implore! ô vents, grâce! ô plafonds funèbres,
Ayez pitié! l'on souffre. Ah! que d'infortunés!
Qui donc s'acharne ainsi sur les pauvres? Donnez
D'autres ordres, esprits de l'ombre, à la tempête!
Dans l'échevèlement sauvage du prophète
Le vent peut se jouer, car le prophète est fort;
Mais soufflant sur le faible en pleurs, le ciel a tort.

Oui, je te donne tort, ciel profond qui m'écoutes;
C'est trop d'ombre. Oh! pitié! Des deux côtés des routes
Tout est brume, erreur, doute; et le brouillard trompeur
Les glace et les aveugle; ils ont froid, ils ont peur.

L'obscurité redouble.

De qui ce vent farouche est-il donc le ministre?
Allez, disparaissez à l'horizon sinistre.
Passe, ô blême troupeau dans la brume décru.
Que deviennent ils donc quand ils ont disparu?
Que deviennent-ils donc quand ils sont invisibles?
Ils tombent dans ce gouffre obscur : tous les possibles!
Ils s'en vont, ils s'en vont, ils s'en vont, nus, épars,
Sur des pentes sans but, croulant de toutes parts.
O pâle foule en fuite! ô noirs troupeaux en marche!
Perdus dans l'immense ombre où jadis flottait l'arche!
Nul deuil n'est comparable à l'affreux sort de ceux
Qui s'en vont ne laissant que du rêve après eux.
Le destin, composé d'énigmes nécessaires,
Hélas! met au delà de toutes les misères,
De tout ce qui gémit, saigne et s'évanouit,
Le morne effacement des errants dans la nuit!

*

PENSIF DEVANT LE DESTIN

Tout ce qui pense, vit, marche, respire, passe,
Va, vient, palpite, naît et meurt, demande grâce.
Il n'est pas sur la terre un homme qui n'ait fait
Une faute; et le sort des neveux de Japhet,
C'est de souffrir; chacun verse une larme amère,
La mère sur l'enfant et l'enfant sur la mère.
Pourquoi tant de détresse et de calamité?
Pourquoi le grondement du gouffre illimité?
Pourquoi le côté noir du dogme et de la bible?
Parce que nous péchons. De là l'ombre terrible,
Et les religions toutes pleines d'enfers.
Tous les abîmes sont à notre marche offerts.
Terreur! dit Éleusis. Damnation! dit Rome.
De la bête de proie à la bête de somme,

Du soldat au forçat, du serf à l'empereur,
Tout est vengeance, effroi, haine, morsure, horreur.
L'être créé n'a droit qu'à des destins funèbres;
La menace lui tend le poing dans les ténèbres.
Avance, c'est la nuit. Recule, c'est l'enfer.
Homme, il est Prométhée; ange, il est Lucifer.

*

ON CONSTRUIT UNE ÉGLISE

L'ARCHEVÊQUE.

Hommes qui bâtissez une église, il importe
D'en faire magnifique et superbe la porte
Pour que la foule y puisse entrer facilement;
Employez-y le bronze et l'or, le diamant,
L'onyx, le saphir; rien n'est trop beau pour l'église;
Que la façade soit auguste, et qu'on y lise
Ce nom, Jéhovah, comme à travers des éclairs;
Que le clocher répande un hymne dans les airs
Et que son tremblement se communique aux âmes;
Et que le peuple sente, enfants, vieillards et femmes,
En regardant ce temple avec un saint frisson,
Qu'on a sur le seigneur mesuré la maison

Et la grandeur du lieu sur la grandeur de l'hôte;
Que la crypte soit vaste et que la nef soit haute;
Que l'homme entende là passer confusément
La faute et le pardon, divin chuchotement;
Que le saint-livre ouvert soit sur la sainte-table;
Que l'évêque ait son trône et Jésus son étable;
Que les prêtres, par qui vos torts sont expiés,
Aient une natte épaisse et tiède sous leurs pieds;
Que l'âme croie, en l'ombre où flottent les saints-voiles,
Entrevoir une obscure éclosion d'étoiles
Comme au fond des forêts dans la vapeur des soirs;
Qu'on y sente osciller les vagues encensoirs;
Que l'autel, entouré d'un solennel murmure,
Ait la splendeur sinistre et sombre d'une armure,
Car le céleste esprit combat l'esprit charnel,
Et nul ne doit sans crainte approcher l'Éternel;
Pas d'ornement grossier, pas de matières viles;
Quand Salomon disait aux bâtisseurs de villes:
— Bâtissez sur la roche et non sur le limon, —
Hiram, maçon du temple, écoutait Salomon;
Donc obéissez-moi. Faites un fier mélange
Du Raphaël pudique et du grand Michel-Ange;
Peignez sur la muraille Adam qu'Ève tenta,
Moïse au Sinaï, Jésus au Golgotha,
Les Géants terrassés malgré leur haute taille,
Job, et l'effarement des chevaux de bataille;
Tout ce qui foudroya, tout ce qui rayonna,
Festin de Balthasar et noces de Cana,
Doit faire flamboyer et resplendir les fresques;
Mariez l'arc lombard aux ogives moresques;
Que la statue alterne avec les noirs tableaux;
Une église doit être un large espace, enclos
De bons murs, préservé des vents et des tempêtes;
Prêtres, emplissez-la de fleurs les jours de fêtes;
Tout ce qui vient du ciel, l'église le contient;
Un roi qui la voudrait orner comme il convient

Épuiserait Golconde et n'y pourrait suffire;
Prodiguez-y l'airain, le jaspe et le porphyre
Que n'atteint pas la rouille et ne mord pas le ver.

LE PAPE.

Et mettez-y des lits pour les pauvres l'hiver.

★

EN VOYANT UNE NOURRICE

Mère, je te bénis. La nourrice est sacrée.
Après l'éternité la maternité crée ;
Ève s'ajoute à Dieu pour compléter Japhet ;
Et l'homme, composé d'âme et de chair, est fait
Du rayon de l'abîme et du lait de la femme.
L'ineffable empyrée est une vaste trame
De souffle, de beauté, de splendeur et d'amour.
Qu'est-ce que la nature? Un gouffre, un carrefour,
Une rencontre; et tout vient pêle-mêle éclore.
Ce que la femme donne à l'enfant, c'est l'aurore ;
Il coule autant de jour d'un sein que d'un soleil ;
D'une sombre mamelle au fond du ciel vermeil
Les étoiles sont l'une après l'autre tombées ;
Les pléiades en haut, en bas les Machabées,
Sont des groupes pareils ; toute clarté descend
Et devient notre esprit et devient notre sang,

Et dans tous les berceaux l'infini recommence;
Et l'Éternel emploie à la même œuvre immense,
En ce monde où l'enfant sans l'astre est incomplet,
La goutte de lumière et la goutte de lait.
O bénédiction, sois à jamais sur l'homme!

Rêveur.

Et pourtant, ô vivants, quand je songe à Sodome,
A Carthage, à Moloch, à tous vos noirs exploits,
A tous les attentats faits par toutes vos lois,
Je frissonne. Dracon est pire que Tibère.
L'aréopage est l'antre où Satan délibère.
Vous avez eu raison d'aveugler la Thémis
Par qui tant de forfaits stupides sont commis,
Car souvent, en voyant le mal, la violence
L'emporter, elle aurait horreur de sa balance.
Il arrive parfois que les lois d'ici-bas,
Lois qui frappent Jésus et sauvent Barabbas,
Lois dont l'étrange glaive au hasard tranche et tombe,
Du cri d'un nouveau-né font l'appel de la tombe.
Oui, l'épouvante en est venue à ce degré.
Un jour, — je m'en souviens, — quand j'étais égaré
Jusqu'à me croire roi, moi qui suis ton esclave,
O devoir! — sous les murs d'un cachot, froide cave,
J'ai vu, c'était à Rome, une femme attendant.
On l'avait condamnée au gibet, et pendant
Qu'on dressait la potence et qu'on creusait la fosse,
Cette femme avait dit au juge : Je suis grosse.
Et le juge avait dit : Soit. Alors, attendons.
— Oh! si je ne sentais le ciel plein de pardons,
Comme je frémirais pour l'homme et pour son âme! —
Qu'est-ce qu'on attendait? ceci : que cette femme
Donnât la vie, afin de lui donner la mort.
Ainsi les hommes font dans l'énigme du sort
Pénétrer leurs décrets sans que leur raison tremble!
La mort, la vie, étaient sur cette femme ensemble.

Leur lueur éclairait le cachot étouffant;
Horreur! à chaque pas de l'une vers l'enfant,
L'autre faisait un pas vers la mère, et, dans l'ombre,
Vers elle, l'un riant et charmant, l'autre sombre,
Et chacun apportant la clef de la prison,
Deux fantômes venaient du fond de l'horizon.
Être en proie à la loi! Quel deuil! — Mon cœur se serre.
Ainsi le code humain peut finir, ô misère!
Par avoir la figure obscure d'un bandit!
Et l'enfant, si le ciel l'eût fait parler, eût dit :
Tu commences, ô loi, par me tuer ma mère.
O triste loi sans yeux, dans cette angoisse amère,
La malheureuse a beau trembler, frémir, prier,
Tu charges son enfant d'être son meurtrier;
Son sang teint mon berceau, déjà sombre, encor vide,
Et de moi, l'innocent, tu fais un parricide.
Tu me fais faire un crime à moi qui ne suis pas.
Je nais, je tue. — Hélas! — La loi prend un compas,
Pèse l'urne du mal, la trouve peu remplie,
Mesure un crime, ajoute un meurtre, multiplie
Un attentat par l'autre, un forfait par un deuil,
Dans un affreux berceau fait éclore un cercueil,
Attend qu'un enfant naisse, ordonne qu'on bâtisse
Un tombeau sur sa tête, et dit : C'est la justice!
Elle veut, au milieu de ce saint univers,
Quand les cieux versent l'aube et sont tout grands ouverts,
Devant le jour sans fin, devant l'azur sans voiles,
Dans le fourmillement des fleurs et des étoiles,
Qu'une mère éperdue ait horreur du moment
Où son enfant naîtra sous le bleu firmament! —
J'ai vu cela. Si bien que cette misérable
Était là, regardait fuir l'heure inexorable,
Écoutait dans la nuit le glas dire : Il le faut!
Et sentait dans son sein remuer l'échafaud.

*

UN CHAMP DE BATAILLE

DEUX ARMÉES EN PRÉSENCE

LE PAPE.

J'ai peur. Je sens ici comme une âme terrible.
L'homme est la flèche, ô cieux profonds, l'homme est la cible.
Mais quel est donc le bras qui tend cet arc affreux?
Pourquoi ces hommes-ci s'égorgent-ils entre eux?
Quoi! peuple contre peuple! ô nations trompées!

S'avançant entre les deux armées.

De quel droit avez-vous les mains pleines d'épées?
Que faites-vous ici? Qu'est-ce que ces pavois?
Que veulent ces canons? Hommes que j'entrevois,

Dans l'assourdissement des trompettes farouches,
Plus forts que des lions et plus vains que des mouches,
Pour le plaisir de qui vous exterminez-vous?
Vous n'avez qu'un seul droit, c'est de vous aimer tous.
Dieu vous ordonne d'être ensemble sur la terre.
Dieu, sous sa douce loi, cache un devoir austère;
Comme à l'érable, au chêne, à l'orme, au peuplier,
Il vous a dit de croître et de multiplier.
Aimez-vous. Les palais doivent la paix aux chaumes.
O rois, des deux côtés vous voyez des royaumes,
Des fleuves, des cités, la terre à partager,
Des droits pareils aux loups cherchant à se manger,
Des trônes se gênant, les clairons, les chimères,
La gloire; et moi je vois des deux côtés des mères.
Je vois des deux côtés des cœurs désespérés.
Je vois l'écrasement des sillons et des prés,
La lumière à des yeux pleins d'aurore ravie,
Le deuil, l'ombre, et la fuite affreuse de la vie.
Je vois les nations que la mort joue aux dés.
Mais qui donc êtes-vous, hommes qui m'entendez?
Quoi! vous êtes le nombre et vous êtes la force!
Vous êtes la racine et la tige et l'écorce,
Le feuillage et le fruit de l'arbre universel;
Le désert et le sable, et la mer et le sel
Sont à vous; vous avez toutes les étendues;
Si vous voulez planer, vos ailes éperdues,
Hommes, ont l'infini pour s'y précipiter;
Vous pouvez rayonner, adorer, enfanter;
Les astres et les vents vous donnent des exemples,
Les vents pour vos essors, les astres pour vos temples;
Vous êtes l'ouvrier qui tient tout dans sa main;
Vous êtes le géant de Dieu, le genre humain;
Et vous aboutissez à de vils chocs d'armées!
Et le titan se fait le forçat des pygmées!
Vous êtes cela, peuple, et vous faites ceci!
Mais alors l'impossible existe! Oui, c'est ainsi!

C'est parce que deux rois, deux spectres, deux vampires,
Parce que deux néants s'arrachent deux empires,
Parce que l'un, ce jeune, et l'autre, ce vieillard,
Semblent grands à travers on ne sait quel brouillard,
Étant, le jeune, un fou, le vieux, un imbécile,
C'est parce qu'un vain sceptre entre leur main oscille
A tous les tremblements du vice et de l'erreur,
C'est parce que ces deux atomes en fureur
S'insultent, qu'on entend, ô triste foule humaine,
O peuple, sans savoir pourquoi, dans cette plaine,
Votre stupidité formidable rugir!
Vous êtes des pantins que des fils font agir;
On vous met dans la main une lame pointue,
Vous ne connaissez pas celui pour qui l'on tue,
Vous ne connaissez pas celui que vous tuerez.
Est-ce vous qui tuerez? est-ce vous qui mourrez?
Vous l'ignorez. Demain, la mort ouvrant son aile,
Vous entrerez dans l'ombre en foule, pêle-mêle,
Sans que vous puissiez dire au sépulcre pourquoi.
Oui, du moment que c'est décrété par un roi,
Par un czar, un porteur quelconque de couronne,
Sans rien comprendre au bruit menteur qui l'environne,
A tâtons, sans savoir si l'on est un bandit,
On n'écoute plus rien; battez, tambours, c'est dit;
Vite, il faut qu'on se heurte, il faut qu'on se rencontre,
Qu'un aveugle soit pour parce qu'un sourd est contre!
Vous mourez pour vos rois. Eux, ils ne sont pas là.
Et vous avez quitté vos femmes pour cela?
Vous jeunes, vous nombreux et forts, malgré leurs larmes,
Vous vous êtes laissé pousser par des gendarmes
Aux casernes, ainsi qu'un troupeau par des chiens!
En guerre! allez, prussiens! allez, autrichiens!
Ici la schlague, et là le knout. Lauriers, victoire.
A grands coups de bâton on vous mène à la gloire.
Vous donnez votre force inepte à vos bourreaux
Les rois, comme en avant du chiffre les zéros.

Marchez, frappez, tuez et mourez, bêtes brutes!
Et vos maîtres, pendant vos exécrables luttes,
Boivent, mangent, sont gais et hautains; et, contents.
Repus, ont autour d'eux leurs crimes bien portants;
Vous allez être un tas de cadavres dans l'herbe,
Laissant derrière vous, sous le soleil superbe
Et sous l'étonnement des cieux, de vieux parents,
Et dans des berceaux, plaints par les nids murmurants,
O douleurs, des petits aux regards de colombe! —
Eh bien non! je me mets entre vous et la tombe.
Je ne veux pas! Tremblez, c'est moi. Je vous défends
De vous assassiner, monstres! — ô mes enfants! —
Jetez-vous dans les bras les uns des autres, frères!
Quoi! l'on verrait en vous, dans ces champs funéraires
Léviathan revivre et renaître Python!
Hommes, Humanité! se représente-t-on
Les arbres des forêts qui se feraient la guerre,
Qui, soudain furieux, eux si calmes naguère,
Deviendraient des dragons mêlant leurs bras hideux,
Faisant tourbillonner la tempête autour d'eux,
Et jetant et broyant les fleurs, les plumes blanches,
Les nids dans la bataille effroyable des branches!
Eh bien, sous l'affreux vent soufflant on ne sait d'où,
Vous êtes ce chaos prodigieux et fou!
Ah! vous vous enivrez d'une vanité noire!
Vous êtes des vaincus, ô rêveurs de victoire!
Vous êtes les vaincus des rois, et sur le dos
Vous portez leur grandeur, leur néant, ces fardeaux;
L'ombre des rois vous suit, vous tient, vous accompagne,
Vous êtes des traîneurs de boulet comme au bagne;
L'orgueil, leur garde-chiourme, est à votre côté;
Vous avez cette honte au pied, leur majesté;
Débarrassez-vous-en, brisez-moi cette chaîne!
Sortez des quatre murs sanglants de la géhenne,
Ignorance, colère, orgueil, mensonge, à bas!
Hommes, entendez-vous. Vivez. Plus de combats.

Non, la terre d'horreur ne sera pas noyée.
Vous êtes l'innocence imbécile employée
Aux forfaits, et les bras utiles devenus
Scélérats, et je suis celui qui vient pieds nus
Vous supplier, lions, tigres, d'être des hommes.
Il est temps de laisser cette terre où nous sommes
Tranquille, et de permettre aux fleurs, aux blés épais,
Aux vignes, aux vergers bénis, de croître en paix;
Il est temps que l'azur brille sur autre chose
Que de la haine, et l'aube est souriante et rose
Pour que nous soyons doux comme elle. Obéissons
A la vie, à l'aurore, aux berceaux, aux moissons.
Ne sacrifions pas le monde à quelques hommes.
Soyez de votre sang vénérable économes.
Non, il ne se peut pas qu'un choc tumultueux
D'hommes ivres, pour plaire aux princes monstrueux,
Épouvante ces champs où Dieu met sa lumière.
Quoi! des mères seront en deuil dans leur chaumière!
Quoi! des bras se tordront sous les cieux étoilés;
Des morts, pâles, seront entrevus dans les blés
Et sous la transparence effrayante des fleuves!
Quoi! toutes les douleurs, les orphelins, les veuves,
Les vieillards, mêleront leurs lamentations!...—
Ah! prenez garde à vous, rois! car vos actions
D'où sort on ne sait quelle ombre extraordinaire
Font écouter à Dieu les conseils du tonnerre!

*

LA GUERRE CIVILE

Autre champ de bataille. Rues et places publiques.

LE PAPE, apparaissant entre les combattants.

Commencez par moi. — Quoi! pauvres, déshérités,
Votre sort vous accable, et vous le complétez
Par de la haine, ayant trop peu de la souffrance!
Vous vous entr'égorgez, fils de la même France!
J'entends autour de vous cette mère crier.
Toi, paysan, tu veux tuer cet ouvrier!
Pourquoi? De quelque nom que ton travail se nomme,
Il le fait aussi, lui! vous êtes le même homme;
Vous semez, sur la terre où l'humanité croît,
Le grand germe sacré, toi l'épi, lui le droit;

Il travaille, et de plus il veut aimer son frère.
Nul ne doit à la tâche auguste se soustraire;
L'un est le moissonneur et l'autre l'émondeur.
Dieu, la clarté qui pense, est dans la profondeur;
Il est l'immense point lumineux de l'abîme ;
Hommes, il resplendit, féconde, inspire, anime,
Et cette vénérable et sereine lueur
Veut faire sur vos fronts briller de la sueur ;
Car le travail est saint, et c'est la loi sublime.
Quoi! ce n'est pas la bêche, ou l'équerre, ou la lime,
Que vous avez aux poings, c'est le glaive! Pourquoi?
Parce que l'ouvrier marche en avant de toi,
Paysan. Il se hâte et l'avenir l'invite.
L'un va trop lentement et l'autre va trop vite.
Peut-être. Dieu le sait. Mais est-ce une raison,
O peuple, pour emplir de spectres l'horizon,
Pour plonger dans l'horreur vos mains désormais viles
Et faire sangloter le tocsin dans les villes?
Tout est la vie; et Dieu n'a pas construit de mur.
Ah! s'il est au-dessus de nous, dans cet azur
Où les réalités sont les axes des mondes,
S'il est des buts certains, s'il est des lois profondes,
Si l'aube en se levant dit vrai, si l'astre est pur,
Et si le ciel est pour la terre un ami sûr,
Si la vie est un fruit et non pas une proie,
L'homme a pour droit, devoir et fonction la joie,
Le travail et l'amour ; et, quel que soit l'éclair
Qui pour un instant jette un orage dans l'air,
Il n'est pas de colère âpre, inhumaine, athée,
Terrible, qui ne doive être déconcertée
Par une mère ayant au sein son nourrisson.
Quoi! partout la fureur! Quoi! partout le frisson,
Le deuil, des bras sanglants et des fosses creusées !
Quoi ! troubler le soleil glorieux, les rosées,
Les parfums, les clartés, le mois de mai si beau,
Les fleurs, par l'ouverture affreuse du tombeau!

Ah! fussiez-vous vainqueurs, qu'est-ce que la victoire?
Vous aurez le cœur froid, vous aurez l'âme noire.
A la fraternité rien ne peut suppléer.
Ah! réfléchissez. Dieu vous créa pour créer,
Pour aimer, pour avoir des enfants et des femmes,
Pour ajouter sans cesse à vos foyers des flammes,
Pour voir croître à vos pieds des fils nombreux et forts,
Pour faire des vivants; et vous faites des morts!
Vous qui passez, pourquoi haïr celui qui passe?
Accordez-vous les uns aux autres votre grâce,
Arrêtez! arrêtez! Fraternité!

★

Tout fuit.
Mais l'apôtre se sait écouté par la nuit;
Et n'est-ce pas qu'il doit parler aux solitudes,
O Dieu, les profondeurs étant des multitudes ?

Il continue.

*

IL PARLE DEVANT LUI DANS L'OMBRE

Vivez, marchez, pensez, espérez, aimez-vous.
Nul n'est seul ici-bas. Tout a besoin de tous.
Riche, épargne le pauvre, et toi, pauvre, pardonne
Au riche, car le sort prête et jamais ne donne,
Et l'équilibre obscur se refait tôt ou tard.
Tout bien qui naît du mal des autres est bâtard;
Et les prospérités ne sont jamais qu'obliques
Et menteuses, sortant des misères publiques;
L'arbre est malsain ayant un cadavre à son pied.
Rois, ayez peur du trône où votre orgueil s'assied,
Votre âme y devient spectre, et, maîtres des royaumes,
Hélas! sans le savoir vous êtes des fantômes;
S'appeler Romanoff, Habsbourg, Brunswick, Bourbon,
Empereur, majesté, roi, césar, à quoi bon?

Les pharaons ont fait bâtir les pyramides;
Et quand sous le soleil, sous les grands vents numides,
Fouettant leur peuple aux fers, durs comme les destins,
Ils eurent achevé ces monuments hautains,
Qu'ont-ils mis dans ces blocs prodigieux? leur cendre.
O rois, cela ne sert à rien d'être Alexandre,
Sésostris, ou Cyrus à qui le sort sourit,
Il vaut mieux être un pauvre appelé Jésus-Christ.
Le mal que nous faisons trop souvent nous encense;
Hélas! qui que tu sois, puissant, crains ta puissance,
Qui, de l'autre côté du tombeau, fait pitié.
On est flatté par où l'on sera châtié.
Vous qui faites trembler, tremblez. — Que tout s'apaise!
Quant à toi, travailleur sur qui le fardeau pèse,
Toi qui te sens lion et qu'on traite en fourmi,
Ne perds pas patience et sache attendre, ami! —
En venir aux mains? Non. Certes, ton droit suprême,
C'est de vivre, d'avoir du pain, d'exiger même
Plus de salaire et moins de peine, j'en conviens;
L'immensité te doit ta part des vastes biens,
Vie, harmonie, amour, joie, hyménée, aurore.
L'avenir n'est pas noir; c'est le matin qui dore
Et remplit de clarté rose les petits doigts
Du nouveau-né riant dans sa crèche ; et tu dois
Vouloir cet avenir éblouissant et juste;
Tu dois, ferme, appuyé sur le travail robuste,
Réclamer le paiement de tes efforts, tu dois
Protéger ton foyer, et faire face aux lois
Si leur sagesse fausse à tes droits est contraire,
Et nourrir ton enfant, — mais sans tuer ton frère!
Sans blesser la patrie et meurtrir la cité!
L'idéal ne veut point mêler à sa clarté
Les Saint-Barthélemys et les Vendémiaires;
Les principes sereins sont de hautes lumières;
Dans la Terre Promise on ne met pas la mort:
L'espérance n'est pas faite pour le remord

Peuple, sur le cloaque informe du carnage,
Quel que soit le tueur, sais-tu ce qui surnage?
C'est sa honte. — L'opprobre éternel du vainqueur,
La pâle liberté morte et l'épée au cœur,
Pour soi l'abjection, pour d'autres le martyre,
C'est là toute la gloire, ô peuple, qu'on retire
Des fauves actions faites aveuglément.
Hélas! sous le regard fixe du firmament,
Pas de tueurs; laissons les bourreaux dans leurs bouges.
Je hais une victoire ayant les ongles rouges;
Je n'aime pas qu'un droit ait des mains de boucher,
Et, quand il a vaincu, soit forcé de cacher
Les fentes des pavés des villes sous du sable.
Le paradis de Dieu deviendrait haïssable
S'il fallait qu'à travers un meurtre on l'espérât.
Quoi! le droit malfaiteur! le progrès scélérat!
Homme, crains la balance où tout destin s'achève.
Le mal qu'on fait est lourd plus que le bien qu'on rêve.
L'aurore est hors de l'ombre et les nuits vont finir;
Crains de mettre une tache au front de l'avenir;
La liberté n'a pas l'assassin pour ministre ;
L'astre dont la sortie ouvre un gouffre est sinistre;
Le progrès n'a plus rien de providentiel
S'il ne peut, sans creuser l'enfer, monter au ciel;
Nul soleil n'a l'ampleur horrible de l'abîme;
Si grand que soit un droit, il est moins grand qu'un crime;
Jamais, non, même ayant la justice pour soi,
On ne peut la servir par le deuil et l'effroi ;
La vérité qui tue, affreuse vengeresse,
A des yeux de démon sous un front de déesse;
Une étoile n'a pas droit de verser du sang;
L'aube est blanche; et le bien n'est le bien — qu'innocent.

*

MALÉDICTION ET BÉNÉDICTION

Les malédictions sont sur les multitudes,
Les tonnerres profonds hantent les solitudes,
Rien n'est laissé tranquille en ce sombre univers.
Les prêtres sont pareils à des gouffres ouverts;
Qui regarde dedans voit des choses affreuses

Si tu planes, tout fuit; tout croule, si tu creuses.
O morne angoisse!

Hélas! l'anxiété partout.
Que de rêves tombés! Que de spectres debout!
L'homme, en proie à la nuit dont le prêtre est complice,
Peut-être a devant lui l'échelle d'un supplice

Quand, sentant des degrés dans l'ombre, il dit : Montons.
Le genre humain ignore, erre, marche à tâtons,
Souffre, et ne voit, s'il cherche une lueur propice,
Qu'un flamboiement farouche au fond d'un précipice.
Tout est-il donc fatal? Rien n'est-il donc clément?
La vie est une dette et la mort un paiement;
Satan règne; le mal fait loi; l'enfer, c'est l'ordre.

Et j'entendais gémir et je voyais se tordre,
Dans la brume que nul n'explore et ne connaît,
Les tristes nations, sur qui tout s'acharnait,
Prêtres, juges, bourreaux, scribes, princes, ministres;
Les innombrables flots ne sont pas plus sinistres;
Le tragique océan n'est pas plus torturé
Par les souffles confus du vent démesuré.
L'homme, en ces profonds cieux qu'il nomme noirs royaumes,
Regarde un effrayant penchement de fantômes,
Et tremble. L'inconnu lui jette des clameurs.
Le matin lui dit : Pleure! et le soir lui dit : Meurs!
Dans l'Inde, tous les dieux taillés dans tous les marbres,
Les blêmes hommes nus vivant au creux des arbres,
En Grèce Bacchus ivre et traîné par des lynx,
Les molochs en Afrique, en Égypte les sphinx,
Le Baal monstrueux, le Jupiter inique,
Au Vatican le pâle et sanglant Dominique,
Tout menace. Partout les peuples sont maudits.
Les rois seuls, noirs élus, sont dans des paradis,
Joyeux, superposés aux supplices des hommes;
Les courtisans dorés sont les vils astronomes
Qui contemplent d'en bas les rois, ces faux soleils;
Et les rois sont contents de vivre; et leurs sommeils,
Leurs réveils, et leurs lits de pourpre, et leurs carrosses,
Leurs trônes, leurs palais, leurs festins sont féroces.
La guerre en sort. Le prêtre est reptile au tyran.
Le talmud n'est pas moins lâche que le koran.

César vainqueur se fait du ciel une province.
Loyola, dur au peuple, est complaisant au prince.
Le fakir est atroce et le bonze est hideux;
Le crucifix est glaive au poing de Jules deux;
Caïphe, âme où l'enfer profond se réverbère,
Interprète Moïse au profit de Tibère.
O deuil! Accablement du morne genre humain!
Pleurs et cris! Sang des pieds aux cailloux du chemin!
Noirceur du ciel empli par l'immense anathème!

La faute est dans Je hais! La faute est dans Je t'aime!
Tout est la chute. Hélas! que faire? Hommes damnés!
Responsables de vivre et punis d'être nés!
Je médite éperdu dans la nuit formidable.

Quel labeur que jeter la sonde à l'insondable!
Quel gouffre que l'azur qui devient de la nuit!
Terreur! tout apparaît et tout s'évanouit.
Le deuil reste.

Oh! disais-je, où donc est l'espérance?

Soudain il me sembla, comme, dans leur souffrance,
Pensif, je regardais les peuples douloureux,
Voir l'ombre d'une main bénissante sur eux;
Il me sembla sentir quelqu'un de secourable,
Et je vis un rayon sur l'homme misérable,
Et je levai mes yeux au ciel et j'aperçus,
Là-haut, le grand passant mystérieux, Jésus.

*

EN VOYANT UN PETIT ENFANT

Il est le regard vierge, il est la bouche rose;
On ne sait avec quel ange invisible il cause.
N'avoir pas fait de mal, ô mystère profond!
Tout ce que les meilleurs font sur terre, ou défont,
Ne vaut pas le sourire ignorant et suprême
De l'enfant qui regarde et s'étonne et nous aime.
N'avoir pas une tache efface nos splendeurs.
Nous nous croyons le droit d'être altiers, durs, grondeurs,
Et lui qui ne se sait aucun droit sur la terre
Les a tous. Sa fraîcheur pure nous désaltère;
Il calme notre fièvre, il desserre nos nœuds,
Il arrive des lieux obscurs et lumineux,
Des gouffres bleus, du fond des divins empyrées;
Ses beaux yeux sont noyés de lueurs azurées

S'il parlait, des soleils il nous dirait les noms.
Dès qu'un enfant est là, nous nous examinons.
Pensifs, nous comparons nos âmes à la sienne;
Le plus juste est rêveur de quelque faute ancienne;
Il suffit, pour qu'on ait besoin d'être à genoux
Et pour que nous sentions de la noirceur en nous
Que ce doux petit être inexprimable vive;
Et la création entière est attentive
Aux reproches que fait, même à ce qui reluit,
Même au ciel, puisqu'il est par instants plein de nuit,
Même à la sainteté, triste quand on l'encense,
Cette blancheur sans ombre et sans fond, l'innocence.
De quel droit sommes-nous autour d'elle méchants?
Que nous a-t-elle fait? Nos cris couvrent ses chants.
Son aube à nos vents noirs mêle son pur zéphyre.
Est-ce que sa clarté ne devrait pas suffire
Pour nous rendre cléments et pour dompter nos cœurs?
Non, nous restons ingrats, amers, hautains, moqueurs,
Pleins d'orages, devant cette candeur sacrée.
L'âge d'or, l'heureux temps de Saturne et de Rhée,
Existe, c'est l'enfance; il est sur terre encor;
Et nos siècles de fer sur ce tendre âge d'or
N'en font pas moins leur bruit de glaives et de haines,
Et l'on entend partout le traînement des chaînes.

Vous êtes de la joie errante parmi nous,
Enfants! riez, jouez, croissez. Vos fronts sont doux,
Et la faiblesse y met sa tremblante couronne;
L'épanouissement d'avril vous environne;
Sans vous le jour est morne et le matin se tait;
Chantez. Quand le destin, comme s'il regrettait
De vous avoir dans l'ombre amenés, vous ramène,
Quand vous vous en allez avant l'épreuve humaine,
Votre âme monte aux cieux dans le parfum des fleurs.
O chers petits enfants, quand, fuyant nos douleurs,

Vous faites dans l'azur serein votre rentrée,
Quand un nouveau-né meurt, on dirait que, navrée,
La terre prend le deuil des jours qui vous sont dus;
Et l'aurore est en pleurs quand vous êtes rendus
Par les roses vos sœurs à vos frères les anges.
Il est dans les linceuls une aile, et, dans les langes,
Il en est une aussi; c'est la même. Ouvrez-la,
Doux amis, sans pourtant nous quitter pour cela.
Restez, notre prison par vous devient un temple.
Rayonnez, innocents, et donnez-nous l'exemple.
Croyez, priez, aimez, chantez. Soyez sans fiel.
Qu'est-ce que l'âme humaine, ô profond Dieu du ciel,
A fait de la candeur dont elle était vêtue?

★

UN ÉCHAFAUD

LE JUGE sur son siége. LE CONDAMNÉ lié de cordes.
LE BOURREAU, la hache à la main. Au fond, la foule.

LE PAPE, regardant l'échafaud.

Je ne comprends pas.

LE JUGE.

Prêtre, écoute. Un homme tue
Un autre homme.

LE PAPE.

Il commet un crime.

LE JUGE.

C'est pourquoi
On le prend, on lui fait son procès, et la loi
Le tue. Est-ce clair?

LE PAPE.

Oui. La loi commet un crime.

LE JUGE.

Qui te donne le droit de nous juger?

LE PAPE.

L'abîme.

LE JUGE.

Prêtre, respect aux lois.

LE PAPE.

Juge, respect à Dieu.
Cet univers visible est un immense aveu
D'ignorance devant l'univers invisible.

VOIX DANS LA FOULE.

— Qu'il meure! — Il a tué! — Le talion! — La bible!
— Le code! — Allons, bourreau, frappe. Va, compagnon.

LE PAPE, à l'assassin condamné.

Toi qui donnas la mort, sais-tu ce que c'est?

L'ASSASSIN.

Non.

LE PAPE, au bourreau.

Toi qui vas la donner, le sais-tu?

LE BOURREAU.

Je l'ignore.

LE PAPE, au juge.

Et toi, sais-tu, devant ce ciel qu'emplit l'aurore,
Ce que c'est que la mort, juge?

LE JUGE.

Je ne sais pas.

LE PAPE.

O deuil!

LE JUGE.

Qu'importe !

LE PAPE.

Ainsi vous touchez au trépas,
Vous touchez à la hache, à la tombe, au peut-être!
Ainsi vous maniez la mort sans la connaître!
Vous êtes des méchants et des infortunés.
Dieu s'est réservé l'homme et vous le lui prenez.
Vous n'avez pas construit et vous osez détruire!
O vivants! vous n'avez d'autre droit que de dire
A cet homme qui seul sait ce qu'a fait son bras
Es-tu coupable? vis, sachant que tu mourras.
O vivants, le ciel sent on ne sait quelle honte
Quand, vous regardant faire en votre ombre, il confronte
Le crime et l'échafaud, l'un de l'autre indignés.
Vous saignez du côté du crime, et vous saignez
Du côté de la loi, croyant faire équilibre
Au meurtrier fatal par le meurtrier libre,
Donnant pour contre-poids au bandit le bourreau.
Vous tirez, vous aussi, le trépas du fourreau!

Vous allez et venez dans l'obscur phénomène !
Dieu fait la mort divine et vous la mort humaine!
Sombre usurpation dont frémit le penseur.
Dieu vit; de l'infini vous percez l'épaisseur,
Peuple, et vous lui changez son coupable en victime.
Un homme monstre est là; vous l'imitez. Un crime
Est-il une raison d'un autre crime? Hélas!
Faut-il, tristes vivants qui devez être las,
L'homme ayant fait le mal, que la loi continue?
De quel droit mettez-vous une âme toute nue,
Et faites-vous subir à cette nudité
L'effrayant face à face avec l'éternité?
Ce dépouillement brusque est interdit au juge.
De quel droit changez-vous en écueil le refuge?
L'homme est aveugle et Dieu par la main le conduit,
Dieu nous a mis à tous sur la face la nuit,
Il ne nous a point faits transparents, il nous couvre
D'un suaire de chair et d'ombre qui s'entr'ouvre
Quand il veut, au moment indiqué par lui seul;
Vivants, c'est à la mort que tombe le linceul;
Nous sommes jusque-là des inconnus; Dieu laisse
Aux âmes un instant pour rêver, la vieillesse,
Le droit à la fatigue et le droit au remords;
Malheur si nous faisons soudainement des morts!
Que l'obscur Dieu, toujours clément, toujours propice,
Étant le fond du gouffre, ouvre le précipice,
Il le peut, c'est en lui qu'on tombe, et, quel que soit
Le rejeté, c'est Dieu pensif qui le reçoit;
Mais, vivants, votre loi, qu'est-elle et que peut-elle?
Sur nous la forme humaine, en nous l'âme immortelle;
Nous sommes des noirceurs sous le ciel étoilé.
Je m'ignore, je suis pour moi-même voilé,
Dieu seul sait qui je suis et comment je me nomme.
L'arrachement du masque est-il permis à l'homme?
De quel droit faites-vous cette surprise à Dieu?
Quoi! vous mettez la fin de la vie au milieu!

Vous ouvrez et fermez la fatale fenêtre!
A tâtons! apprenez ceci : mourir, c'est naître
Ailleurs. Quel noir travail, ô pâles travailleurs!
Comprenez-vous ce mot épouvantable : ailleurs?
Frémissez. Savez-vous le possible d'une âme?

Montrant le condamné.

Cet homme a fait le mal pour nourrir une femme
Et des enfants sans pain; mais vous, avez-vous faim?
Vous le tuez. Pourquoi? Trouvez-vous bon qu'enfin
Le crime et la justice aient la même figure?
O mort, sauvage oiseau, qui sait ton envergure?
Tes ailes couvriraient l'horizon de la mer.
La blanche touche au ciel et la noire à l'enfer.
Que savons-nous? Hélas! le prêtre craint la bible.
Notre âme glisse au bord sinistre du possible.
La conscience humaine habite un cabanon.
Ce que vous faites là, le comprenez-vous? Non.
Avez-vous jamais vu quelqu'un tomber dans l'ombre?
Vous représentez-vous l'immense chute sombre,
Le gouffre, l'infini plein d'un vague courroux,
Ce damné tombant là? Vous représentez-vous
L'ouverture des mains terribles dans l'abîme?
Horreur! l'homme interrompt le silence sublime,
Lui que Dieu mit sur terre afin qu'il attendît.
La justice d'en bas prend la parole et dit :
O justice d'en haut, c'est moi qui suis la vraie!
Fils, croyez un vieillard, nous sommes tous l'ivraie.
A peine aperçoit-on la faulx; quant à la main,
Cachée en ce lieu noir qu'on appelle demain,
Nous ne la voyons pas. Elle frappe à son heure.
Tuer cet homme! ô ciel! il me fait peur. Je pleure.
Est-ce qu'il est à moi? Qu'est-il? Dieu seul le sait.
Tuer, sans pouvoir dire au juste ce que c'est,
L'homme au-dessus duquel le ciel profond diffère.
Avez-vous bien pesé ce que vous allez faire?

Vous figurez-vous, juge, et toi, peuple inclément,
L'aile étrange que peut déployer brusquement
L'être subit, sorti du viol de la tombe?
Vautour peut-être, hélas! mais peut-être colombe.
Vous dites-vous ceci: S'il était innocent?
Peut-être il monte alors qu'on pense qu'il descend.
Que devient votre arrêt devant Dieu? Les ténèbres
Peuvent faire à nos lois des réponses funèbres.
Soyons prudents devant ce que nous ignorons.
La terre est un point sombre avec des environs
Illimités de brume et d'espace farouche.
Tout l'infini frémit d'un atome qu'on touche.
N'est-il pas monstrueux de penser que la loi
Et l'homme, en cette lutte où l'on sent de l'effroi,
Mêlent des quantités inégales de crime?
Vous êtes regardés par-dessus l'âpre cime;
Ne faites pas pleurer les invisibles yeux,
Vous avez des témoins attentifs dans les cieux;
Ne les indignez pas, ne leur faites pas dire:
L'homme tue au hasard. L'homme, en proie au délire,
A dans de l'inconnu jeté de l'ignoré.
Ah! c'est un attentat triste et démesuré
De jeter quelque chose à la noirceur muette,
Sans savoir où l'on jette et savoir ce qu'on jette,
D'accroître la stupeur du gouffre avec ce bruit,
La hache, et d'envoyer de l'ombre à de la nuit!

*

PENSIF DEVANT LA NUIT

La prière contemple et la science observe.
Quand, dans le cloître noir de la sainte Minerve,
Galilée abjurait, vaincu, qu'abjurait-il?
Dieu. C'est Dieu qu'entrevoit de loin l'homme en exil.
Des épaisseurs de nuit profonde nous entourent,
Les mondes par des feux échangés se secourent;
Car, ciel sombre, on ne sait quels gouffres sont ouverts.
L'astre fait des envois de rayons, à travers
L'espace et l'étendue immense, à d'autres astres;
L'azur a ses combats; le ciel a ses désastres;
Parfois le mage, au fond des firmaments vermeils,
Distingue d'effrayants naufrages de soleils;
A voir l'effarement des pâles météores
On devine une étrange extinction d'aurores,

Quelque part, dans l'horreur du zénith ignoré.
Dieu seul sait l'étiage et connaît le degré
Jusqu'où doit croître ou fuir la marée inconnue.
L'univers n'est pas moins remué que la nue
Par un souffle; et ce souffle a lui-même sa loi.
Le savant dit : Comment? le penseur dit : Pourquoi?
La réponse d'en haut se perd dans les vertiges.
L'ombre est une descente obscure de prodiges.
Sans cesse l'inconnu passe devant nos yeux.

Mais, Ombre, qu'est-il donc de stable sous les cieux?
La justice, dit l'Ombre. Aucun vent ne l'emporte.
C'est pourquoi, nous pasteurs, nous devons faire en sorte
Que l'homme reste bon et sincère au milieu
De tous les changements d'équilibre de Dieu.

*

ENTRANT A JÉRUSALEM

Peuple, j'ai dit au Monde et j'ai dit à la Ville :
Plus de guerre étrangère et de guerre civile.
Plus d'échafaud. Devant le ciel bleu Liberté,
Égalité devant la mort, Fraternité
Devant le Père. Aimons. Force, aide la faiblesse !
Éclairez qui vous nuit ; guérissez qui vous blesse.
Paix et pardon. Soyez cléments aux criminels.
Le droit des bons, c'est d'être au méchant fraternels ;
Le juste qui n'a pas d'amour sort du précepte ;
Et le soleil n'est plus le soleil s'il excepte
Les tigres et les loups de son rayonnement.
J'ai montré dans le ciel le grand désarmement,
L'équilibre, la loi, l'azur, l'astre, l'aurore.
J'ai dit : Pitié ! laissez le repentir éclore.

Juges, pensez; bourreaux, reculez; vis, Caïn.
A qui n'a plus hier ne prenez pas demain;
Laissez à tous le temps de racheter les fautes.
Soyez d'humbles songeurs, soyez des âmes hautes.
Riches, c'est en donnant qu'on s'enrichit; semez.
Pauvres, la pauvreté n'est point la haine; aimez.
Toute bonne pensée est une délivrance.
Si noir que soit le deuil, conservez l'espérance;
Car rien n'est plein de nuit sans être plein de ciel.
La haine est un vent sombre et pestilentiel;
Aimez, aimez, aimez, aimez, — soyez des frères.

Et maintenant, ayant fait face aux téméraires,
Ayant lavé le fond du vase baptismal,
Ayant diminué sur la terre le mal,
Vieillard pensif qui n'ai d'autre force que d'être
Chez les peuples un pauvre et chez les rois un prêtre,
Compagnon des douleurs, des exils, des grabats,
Je viens près de celui qui fit voir ici-bas
Toute la quantité de Dieu qui tient dans l'homme;
Je prends Jérusalem et je vous laisse Rome,
Jérusalem étant le véritable lieu.
Hommes, je viens me mettre en prière chez Dieu.
Je ne me sens réel que sur ce mont sévère;
L'ombre est au Capitole et l'âme est au Calvaire;
Là-haut l'ange et le saint trouvent que j'ai raison,
Quittant César pour Christ, de changer de maison,
Et je monte, appuyé sur l'aigle et la colombe,
De ce bas-fond, le trône, à ce sommet, la tombe.
Je me fais serviteur du sépulcre, sentant
Près de moi le grand cœur de Jésus palpitant.
O rois, je hais la pourpre et j'aime le suaire;
Et j'habite la vie, ô rois! vous, l'ossuaire.
Car la toute-puissance est un squelette noir.
L'homme tend une main au mal, l'autre à l'espoir;
Tantôt il court, tantôt il trébuche, et je mène

Et j'éclaire quiconque aide la marche humaine.
Allons, en avant. L'ombre est morte; et déjà tous
Nous sentons la chaleur d'un avenir plus doux.
Nous nous sommes trouvés; longtemps nous nous cherchâmes.
J'ai marché dans la vaste obscurité des âmes;
Je vous ai dit : Je suis le jour. Pour vous je nais.
Et vous êtes venus, voyant que je venais.
O vivants, ouvriers de l'œuvre universelle,
Travaillez; que l'enclume éternelle étincelle;
Soyez purs, soyez doux, soyez vrais, soyez bons.
Tous sur le grand travail sacré nous nous courbons.
Nous prêtres, nous prions. Puisse notre prière,
Sortie amour de nous, entrer en vous lumière!
Peuple, aimez. On devient lumineux en aimant.
Ce serait être injuste envers le firmament
Que de répondre aux feux d'en haut par nos ténèbres.
Que, l'azur étant pur, les âmes soient funèbres,
C'est mal; et l'Éternel a fait les vérités,
Les devoirs, les vertus, afin que leurs clartés
Illuminent le sombre intérieur des hommes;
Et pour que, dans le monde insondable où nous sommes,
Et devant l'infini plein d'invisibles yeux,
Les cœurs ne soient pas moins étoilés que les cieux.
Peuples, aimez-vous. Paix à tous.

LES HOMMES.

Sois béni, père.

DIEU.

Fils, sois béni.

SCÈNE DEUXIÈME

RÉVEIL

Le Vatican. — La chambre du pape. — Le matin.

LE PAPE, se réveillant.

Quel rêve affreux je viens de faire !

LA PITIÉ SUPRÊME

I

Les profondeurs étaient nocturnes et funèbres;
Un bruit farouche, obscur, fait avec des ténèbres,
Roulait dans l'infini qui sait le noir secret;
Ce bruit était pareil au cri que jetterait
Quelque âme immense et sombre à travers l'étendue,
Luttant contre l'abîme et volant éperdue;
Puis cela devenait un tumulte de voix;
Toute la nuit grondait et pleurait à la fois,
Comme si l'horizon fauve et crépusculaire
N'était formé que d'ombre et plein que de colère;
Clameur rauque! il semblait qu'ensemble on entendît
L'orageuse rumeur d'une mer qui bondit
Et les voix d'un forum qui parle et délibère.
— Honte, anathème, enfer, deuil! Tibère! Tibère!
Tibère! — et d'autres noms, mêlés à celui-là,
Passaient : — Procuste! Achab! Denys! Caligula!

Sanche! Alonze! Clovis! Sennachérib! Cambyse!
Louis onze! malheur! mort! opprobre! — et la bise
Était comme une foule, et de ces noms proscrits
Chaque syllabe était faite de mille cris;
Et j'entendais : — Saül! Omar! Ivan! Clotaire! —
Et de tout l'océan et de toute la terre,
Des chaumes, des palais, des masures, des vents,
Des croix, des millions de lèvres des vivants,
Des mâchoires des morts grinçant leur affreux rire,
Des fumiers où croupit ce qui ne peut s'écrire,
Ces noms sortaient ainsi que d'horribles oiseaux;
Les squelettes n'avaient qu'à remuer leurs os
Pour en faire jaillir un de ces noms sinistres;
Et des larves de rois, des ombres de ministres,
Richelieu, Louis treize, Arcadius, Rufin,
Fuyaient; on entendait des voix dire : — J'ai faim!
J'ai froid! quand donc viendra le jour? la terre est noire!

C'était le grand sanglot tragique de l'histoire;
C'était l'éternel peuple, indigné, solennel,
Terrible, maudissant le tyran éternel.

*

O malédiction, d'où viens-tu, misérable?
La bouche d'où tu sors, c'est la plaie incurable,
C'est l'égout où le sang filtre en rouges caillots,
C'est l'entaille que font les haches aux billots,
C'est le tombeau béant, c'est la fosse entr'ouverte
D'on ne sait quelle haleine agitant l'herbe verte.
O malédiction, d'où viens-tu? De la nuit.

La dernière clarté sous toi s'évanouit;
Tu viens après le crime, et répands sur le monde
Une autre obscurité qui n'est pas moins profonde,
Et la façon dont toi, le deuil, tu le combats
Fait tomber la pensée et l'âme encor plus bas;
Et rien ne vit, et rien n'éclôt, et rien ne crée,
Et rien ne se console en ton horreur sacrée;
Ce n'est qu'avec l'éclair que tu veux éclairer;
Tu ne veux que punir, damner, désespérer,
Spectre, et tu fais servir à ces fatals usages
Les esprits, les rayons, les poëtes, les sages,
Tout ce qui vient d'en haut, tout ce qui vient de Dieu;
Ta caverne, fermée au ciel clément et bleu,
N'admet qu'un flamboiement lugubre sous son porche;
Un astre dans ta main deviendrait une torche;
Si tu pouvais, du fond de ton puits sépulcral,
Prendre à Saturne en feu son cercle sidéral,
Hélas, tu n'en ferais que l'anneau d'une chaîne;
O malédiction, tu te nommes la haine;
Tu ne tends pas les bras, non, tu montres les poings.

Et je restai rêveur. — Es-tu juste du moins?

La malédiction a répondu :

— Je souffre.
Je juge. Le volcan, hagard, crache le soufre,
L'âpre océan l'écume, et l'homme la douleur.
Je suis ce qui déborde et tombe du malheur.
Je suis l'affliction terrestre qui réclame,
Et s'irrite et grandit jusqu'à devenir flamme;
Je suis le râle amer de ce globe fatal;
Je suis le hurlement du sombre piédestal;
Pourquoi m'insultes-tu, moi qui pleure? L'ulcère
N'a-t-il donc plus le droit de dénoncer la serre,

La dent et la tenaille? et — quelle est ton erreur! —
C'est moi le deuil; c'est moi l'effroi; c'est moi l'horreur;
L'étoile flamboyante allongée en épée,
C'est moi; je suis l'immense et funèbre épopée
Qu'écrit au mur du crime une lugubre main.
Et quant à ma justice, ô ver de terre humain,
Je m'appelle Isaïe et je m'appelle Dante. —

Quel esprit ne plierait sous cette voix grondante?
Elle est la conscience; elle a raison; pourtant
Après qu'elle a parlé le cœur n'est pas content,
Et l'on entend, au fond de l'infini qui pense,
Comme un profond soupir d'une autre conscience;
Et le songeur frissonne et reste soucieux
Entre ce cri terrestre et ce soupir des cieux.
Oh! ces Dantes géants, ces vastes Isaïes!
Ils frappent les fronts vils et les têtes haïes;
Ils ont pour loi punir, trancher, supplicier;
Ils sont la probité sinistre de l'acier;
Nul homme n'est plus grand sous le ciel solitaire
Que ces archanges froids et tristes de la terre;
Ils sont les punisseurs; quand, jadis tout-puissant,
Songeant qu'il reste encor dans ses ongles du sang,
Un coupable franchit, tremblant, presque en prière,
La porte de la tombe, il les trouve derrière;
De tous les jours du crime ils ont le lendemain;
Une balance énorme oscille dans leur main;
La nuit a pour sommet leur formidable gloire;
Ils ont les juges d'ombre, ils ont l'équité noire.
Mais, gouffres! laissez-moi, quel que soit le chemin,
M'évader d'un coup d'aile étrange et surhumain,
Et m'enfuir, et chercher la justice étoilée!

II

Regardez cet enfant de cinq ans; la feuillée
N'a pas d'oiseau plus pur, plus frais, plus ébloui;
La bénédiction semble sortir de lui;
Tout en lui dit : — Vivez! aimez-moi! je vous aime. —
Il est fait de candeur et de grâce suprême,
Quoiqu'il ignore tout, il a l'air d'un flambeau;
Trait d'union de l'aube à l'ombre, il est si beau
Et si doux qu'on dirait que l'église et la fable
Ont dû, pour composer cette tête ineffable,
Mêler l'enfant Jésus et l'enfant Cupidon;
Son regard ingénu fait l'effet d'un pardon;
Et l'homme le plus dur lui-même est sans défense
Devant cette adorable et radieuse enfance;
Il est colombe, il est agneau; ses cheveux d'or
Rayonnent; il caresse et chante; il est encor
Tout plein de la bonté divine; il en arrive,

C'est le nouveau venu de la céleste rive;
On dirait un petit archange éblouissant;
Il monte sur un trône; oh non! il y descend;
Pourtant on sent en lui la pauvre âme asservie,
La faiblesse profonde et sombre de la vie;
Si beau qu'il soit, c'est l'homme avec son frêle esprit;
C'est de l'infirmité charmante qui sourit;
Notre fragilité redoutable et frivole
Se mêle, ombre terrestre, à sa blanche auréole;
Son pas tremble, et son front ploie ainsi qu'un roseau;
Mais il n'en est pas moins l'innocent du berceau,
Et dans ses beaux yeux clairs où l'amour semble éclore
Il a du paradis toute l'immense aurore.

A présent regardez cet homme, Villeroy.
Il vient, l'ange le voit approcher sans effroi,
Et cet homme, du haut du balcon de Versailles,
Lui montre au loin la foule énorme qui tressaille
Et s'agite et se meut, bonne et calme d'ailleurs,
Le grand fourmillement des hommes travailleurs,
Les pas, les fronts, les yeux, l'ouvrier aux bras rudes,
Les ondulations des vastes multitudes,
La ville aux mille bruits vivants, graves et doux,
Et dit à cet enfant : « Tout ce peuple est à vous!

« Vous avez ces enfants, ces hommes et ces femmes,
Vous possédez les corps, vous possédez les âmes;
A vous leur toit, à vous leur or, à vous leur sang;
Le champ et la maison sont à vous; ce passant
Vous appartient; soufflez si vous voulez qu'il meure
Toute vie est à vous, en tous lieux, à toute heure;
Ce vieillard au front chauve est une chose à vous;
Tous les hommes sont faits pour plier les genoux,
Vous seul êtes créé pour vivre tête haute;

Tous se trompent, vous seul ne faites pas de faute;
Dieu ne compte que vous, vous seul au milieu d'eux;
Votre droit est le droit de Dieu même; et tous deux
Vous régnez, devant vous le monde doit se taire;
Dieu n'a pas le ciel plus que vous n'avez la terre;
Il est votre pensée et vous êtes son bras;
Il est roi de là-haut et vous Dieu d'ici-bas.
Tout ce peuple est à vous. »

Le pauvre enfant écoute.

Qui donc vient de parler? C'est le démon sans doute;
Non, c'est l'homme; fatal parce qu'il est rampant;
Le courtisan est fait du ventre du serpent.
Affreux souffle embaumé de la bouche pourrie!
Crime! ô le plus hideux des meurtres, flatterie!
O de tous les poisons le plus lâche, le miel!
Crever les yeux d'une âme à peine hors du ciel!
Submerger dans l'orgueil une raison qui flotte!
Dessécher un enfant, hélas! faire un despote!
Faire un prodigieux égoïste! un tyran
Arrêtant le progrès sur le divin cadran!
Faire un être effréné qui dira : — Je suis l'arche!
Je suis l'autel! — pour qui le genre humain en marche,
Le bien, le mal, les yeux en pleurs, l'homme vivant,
Ne seront que de l'ombre et du bruit et du vent!
Déchaîner un sinistre avenir dans le Louvre!
Abuser du moment où toute lèvre s'ouvre
Pour lui verser ce philtre exécrable et nouveau!
Dénaturer un cœur! forcener un cerveau!
Enivrer l'ignorance, enivrer l'innocence
Du formidable vin de la toute-puissance!
Mettre, avec un sourire abject et triomphant,
Tout un peuple, hochet, dans la main d'un enfant,

Et les laisser rouler l'un et l'autre aux abîmes!
Penseur! qui que tu sois, ce sont là deux victimes.
Plains ce peuple, mais plains l'enfant qu'on abrutit.
Mères! ayez pitié de ce pauvre petit!
Pendant qu'un assassin sur son âme se dresse,
Tuant en lui l'amour, la vertu, la tendresse,
Prenant ses bons instincts, traître, et les étouffant,
Il est là, doux et seul, et rien ne le défend.
Oh! l'éducation! quel bienfait, ou quel crime!
Frêle tête d'enfant qu'un idiot déprime!
Sombre adulation qui mêle et qui pétrit
L'infini, l'absolu, dans un chétif esprit!
Qui fait que désormais, la prenant à la lettre,
Un homme faible et né d'une femme va mettre
Son triste crâne étroit, fait pour durer si peu,
En équilibre avec le front même de Dieu,
Avec le profond ciel plein d'ombre et plein de joie,
Avec ce grand cerveau de l'abîme où flamboie
Le lever effrayant des constellations!

*

Et Louis quinze est fait.

*

O transformations!
Oui, c'est fini; l'enfant a bu la coupe sombre;

Sa débile raison s'évanouit et sombre;
— Tout ce peuple est à vous! — mot d'où Tibère sort!
Breuvage qui rendrait insensé le plus fort!
Noir nectar! cette mort de son âme, il y goûte;
Quelque chose de lui s'éteint sous chaque goutte;
Et le voilà qui va chanceler à jamais!
Il sera le passant ivre des hauts sommets.
— Tout ce peuple est à vous! — mot terrible! à mesure
Qu'il y songe, il en sent plus avant la morsure,
Une stupide joie avec un vaste ennui;
Quelqu'un qui n'est pas lui se développe en lui;
L'ignorance en son cœur filtre, marais immonde;
Que sert de lire un livre étant maître du monde?
Apprendre, étudier, travailler, à quoi bon
Puisqu'on est roi de France, impeccable, Bourbon?
Oh! songer que ce trône et ce sceptre et ce glaive
Aboutissent au vide, à la furie, au rêve,
Que cette clarté perd celui qu'elle conduit,
Et que cette splendeur énorme est de la nuit!

Donc la terre est à lui, les hommes et les femmes!
Toutes les passions l'allument de leurs flammes;
Sa volonté devient plus fauve à tout moment;
Il grandit; et l'on sent poindre lugubrement
L'ongle du tigre au bout des ailes de l'archange;
Il ne sait même pas qu'il déchoit et qu'il change;
Il s'ignore imbécile, il s'ignore méchant,
Tant dans la voie obscure, hélas, il va penchant!
Il vivra maintenant hors du vrai, dans un songe,
Ayant en lui, dans l'ombre où son rêve le plonge,
La chimère de plus, l'humanité de moins;
Plein d'opprobres devant tous les peuples témoins,
Il est cynique, il est infâme, il est horrible;
Il foule de l'azur la frontière impossible;
Il se suppose au ciel, et l'enfer en lui croît;

Il dit : Tout m'est permis, et seul j'existe. Il croit
Avoir sous ses talons de la poussière d'astres;
S'il en tire un plaisir, qu'importe cent désastres!
Chaque jour il descend la honte d'un degré;
Il délire; il peut bien tourmenter à son gré
Le peuple, puisque Dieu tourmente la nuée;
Il prend la vierge et fait une prostituée;
Quoi! n'est-il pas le roi, le maître, le seigneur?
L'homme lui doit son sang, la femme son honneur;
Quoi qu'il fasse, il contient le droit et le mystère;
S'il lui plaît de manger de la fange, la terre,
Qui l'adorerait loup, l'adorera pourceau;
Chaque vice à son tour met sur son front le sceau;
Il fait de la puissance un effort inutile;
Il a sous lui son siècle en travail qu'il mutile;
Il tient le sceptre ainsi qu'un aveugle un bâton;
De toutes les grandeurs redoutable avorton,
Être sans nom, qui, frêle et misérable en somme,
Fait de cendre et promis aux vers, n'est plus un homme,
Ayant un idéal immonde pour milieu,
Échoué dans le monstre à mi-chemin du dieu.

III

Maintenant, que chacun sonde son propre abîme.
Voyons, quiconque vit, faible, fort, grand, infime,
Riche, pauvre, l'heureux, celui qui va pieds nus,
Les passants de la rue et les premiers venus,
Celui qui perd sa vie et celui qui la gagne,
Nous tous, supposons-nous portés sur la montagne,
Supposons-nous l'enfant, l'ignorant, l'innocent,
Avec le genre humain sous nos regards gisant,
Et la terre à nos pieds, vertigineuse et grande,
Qu'on nous donne! — A présent, qu'une voix nous demande
A nous qui sommes là, béants, sans point d'appui :
— Est-il un seul de vous qui réponde de lui?
Est-il un seul de vous qui dise : Je suis l'être
Que n'éblouira point cette vaste fenêtre
Du pouvoir radieux, gigantesque et charmant;
L'âme supérieure à l'empoisonnement;

Je suis l'enfant plus sage et plus fort que l'ivresse,
Et je ne croirai point la voix qui me caresse;
La terre apparaîtra comme un banquet joyeux,
Le monde s'offrira, je fermerai les yeux;
On me tendra l'orgueil, la volupté, la gloire,
Et je refuserai, moi l'ignorant, d'y boire!
Moi qui ne saurai rien, je devinerai tout!
Est-il un seul de vous qui verra tout à coup,
Grâce aux hommes de ruse et de scélératesse,
S'ouvrir, sous sa faiblesse et sous sa petitesse,
Ce gouffre de splendeur, sans en devenir fou?
Devant le monde entier fléchissant le genou
Et la toute-puissance étoilée et terrible,
Est-il un seul de vous qui s'affirme infaillible? —

Qui donc, hors Jésus-Christ, osera dire : Moi!

Reculez, reculez devant ce gouffre : roi!
Devant ce noir sommet des vertiges : le trône!

O vivants, soyez bons, priez, faites l'aumône.
A qui l'aumône? A tous. Souvenez-vous qu'ici
La compassion sainte est une aumône aussi,
Et que la charité, qui nourrit et désarme,
Tombe des mains obole et tombe du cœur larme!

IV

Tyrannie ! escalier qui dans le mal descend
Obscur, vertigineux, fatal, croulant, glissant !
Toutes les marches vont décroissant de lumière ;
Et malheur à qui met le pied sur la première !
C'est la spirale infâme et traître aboutissant
A l'ombre, et vous teignant les semelles de sang.
La conscience aveugle y mène l'âme sourde.
A chaque pas qu'on fait, la chair devient plus lourde ;
L'animal sur l'esprit pèse de plus en plus,
Et l'on se sent du souffle universel exclus ;
Aujourd'hui c'est la faute et demain c'est le crime ;
On tuera demain ceux qu'aujourd'hui l'on opprime.

Et l'on descend ainsi que dans un rêve ; et l'air
Est plein de visions ; et, dans un blême éclair,

Tous les masques qui sont l'épouvante du monde,
Le lâche, le félon, le féroce, l'immonde,
Des profils effarés et des visages fous
Flottent...

— C'est toi, Caïn? Noirs Césars, est-ce vous?
L'odeur des encensoirs aux odeurs d'ossuaires
Se mêle, et, dans les plis des longs draps mortuaires,
Tous les spectres sont là, sous l'affreux firmament,
Montant et descendant ces degrés lentement;
Chaque âme de tyran, misérable, est leur antre;
Agrippine au flanc nu criant: Frappe le ventre!
Ninus, Sémiramis, Achab et Jézabel,
Molay jetant sa cendre à Philippe le Bel,
Agnès la réprouvée et l'excommuniée,
Berthe par la tenaille ardente maniée,
Stuart sans tête, Albrecht sans langue, et Médicis,
Avec la Messaline et l'Alexandre six,
Rôdent lugubrement le long de cette rampe;
Lady Macbeth y cache avec ses doigts sa lampe;
Maude y tâte le corps de son père encor chaud;
Un effrayant cheval y traîne Brunehaut
Et lui fait rebondir la tête à chaque marche;
Et Cyrus, Josué, le sanglant patriarche,
Alaric, massacrant les peuples à genoux,
Passent en vous disant: Règne, et fais comme nous.
Chaque forfait vous parle et dit: Suis mon exemple.
On est dans un sépulcre, on se croit dans un temple.
Chaque marche, ô terreur! vivante sous vos pas,
Vous pousse affreusement vers la marche d'en bas.
— Descends, Charles! Descends, Frédéric! Descends, Pierre
Deviens de plomb, deviens d'acier, deviens de pierre!
Le sang des bons après le sang des innocents!
Règne! plus bas! plus bas! descends! descends! descends! —

Se retenir? comment? Remonter? impossible!
Et l'on descend; le jour, de moins en moins visible,
S'éteint sur les degrés hideux; et pas d'amis,
Pas de remords, ou bien des remords endormis,
Pas d'astre, aucun appui, nul guide, les cieux vides,
Le gouffre; et l'on entend ronfler les euménides.

V

Hélas! je me suis pris la tête dans les mains;
J'ai contemplé la brume, éclairé les chemins,
J'ai songé; j'ai suivi de l'œil de la pensée
La grande caravane humaine dispersée
Tantôt dans les bas-fonds, tantôt sur les sommets,
Avec ses chameliers, avec ses Mahomets,
Marchant sans but, sans ciel, sans soleil, sans patrie,
Blême troupeau montrant son épaule meurtrie,
Son dos sombre où l'on peut compter les nœuds du fouet;
Tandis qu'au loin le vent ténébreux secouait
Les barques sur la mer et sur les monts l'yeuse;
Tandis que, du cadran parque mystérieuse,
L'heure, coupant dans l'air, sur la terre et les eaux,
Toutes sortes de fils avec ces noirs ciseaux,
Ouvrait et refermait l'angle des deux aiguilles;
Tandis qu'ainsi qu'un homme est derrière des grilles,

Le jour pâle attendait l'instant de remonter,
Lugubre, j'ai passé des nuits à méditer,
A regarder dans l'ombre informe ce qui rampe,
Oubliant de moucher la mèche de ma lampe,
Et, penché sur les fils orageux de Japhet,
Grave et n'ayant qu'un but, la justice, j'ai fait
Devant ma conscience austère comparaître
L'homme qui fut le roi, l'homme qui fut le prêtre;
J'ai passé la revue étrange des tyrans;
Ces flamboyants voleurs appelés conquérants
Ont répondu, pensifs, à l'interrogatoire.
Les princes, les héros, les chefs, toute l'histoire,
Ce Cambyse, le monstre idéal, qui mettait
Un bâillon même au lâche immonde qui se tait,
Les imans, les sultans, ces convulsionnaires
Qui dans leur poing crispé tourmentent les tonnerres,
Déchaînant au hasard la guerre et le chaos,
Noirs, ayant dans les yeux la stupeur des fléaux,
Este, Autriche, Valois, Plantagenet, Farnèse,
Et ces têtes de mort au regard de fournaise
Qui portent la couronne et qu'on nomme césars,
M'ont parlé; j'ai sondé les pâles Balthazars,
Les Amurats ayant les supplices pour fêtes,
Vlad qui faisait clouer les turbans sur les têtes,
Les Alexandres fous s'égalant à l'Athos,
Les majestés de pourpre aux immenses manteaux,
Roderic, Éthelred, Timour, Isaac l'Ange,
Ortogrul dans le meurtre et Claude dans la fange,
Christiern, Jean le Mauvais, Jean le Bon, Richard trois;
J'ai regardé de près cette foule de rois
Comme on verrait un choix d'instruments de torture;
Chaque monarque, avec sa tragique aventure,
Je l'ai considéré dans le creux de ma main;
Calme, j'ai fait de l'homme et du temps l'examen;
J'ai de chaque momie et de chaque squelette
Mesuré la hauteur, défait la bandelette;

Mon scalpel a mêlé dans sa dissection
Byzance avec Ducas, avec Joram Sion;
J'ai confessé les lois, lâches entremetteuses;
J'ai scruté les jours faux, les justices boiteuses;
L'impur flambeau des mœurs sur qui le vent soufflait,
Sur le front des tyrans j'en ai vu le reflet;
Je les ai confrontés et pris l'un après l'autre,
J'ai vu, j'ai comparé leur nature à la nôtre;
J'ai pesé les forfaits, j'ai dédoré les noms,
Et, frémissant, j'arrive à ceci: Pardonnons!

*

Le philosophe amer, que le fait implacable
Obsède, et que l'histoire inexorable accable,
Triste d'avoir toujours devant son œil pensif
Les mêmes flots brisés sur le même récif,
Indigné, devenu dur et farouche à force
De voir avec le droit la loi faire divorce,
Et triompher l'épée et la hache, et le mal
Retomber sur le front sacré de l'idéal,
Perd patience et dit:

« — La couronne est un crime;
« Toute la royauté n'est qu'un lugubre abîme;
« Le seul pouvoir d'un roi qui vient après un roi,
« C'est de faire changer d'attitude à l'effroi;
« L'histoire est l'affreux puits du forfait solidaire;
« Au bois de l'échafaud le bois du trône adhère;
« Tout sceptre épouse un glaive, et la pourpre descend

« Sur les peuples en mare effroyable de sang.
« Le droit divin, miasme horrible! et l'on respire,
« En régnant, la fureur et l'ombre avec l'empire;
« C'est par un escalier de cadavres qu'on va
« A ces pavois sanglants que la force éleva;
« Leurs vrais degrés, ce sont les marches gémonies.
« Pour cinq ou six héros, pour deux ou trois génies,
« Que d'étranges bourreaux, que de fous, que de nains!
« Et combien de Nérons pour quelques Antonins!
« Un roi, de tous les rois, quoi qu'il fasse, est la somme.
« L'antique despotisme est le tourment de l'homme;
« Depuis quatre mille ans, sous le grand ciel serein,
« L'humanité rugit dans ce taureau d'airain;
« Et l'imprécation ne choisit pas; et l'ombre
« Ne sent pas un rayon dans les douleurs sans nombre.
« Depuis quatre mille ans ce globe, aveugle enfer,
« Pleure et grince des dents sous les trônes de fer;
« Les rois sont des Plutons dont la terre est l'Érèbe.
« Sur ces durs chevalets, guerre, famine, glèbe,
« Le genre humain râlait dans le bagne fatal,
« Scié par deux bourreaux, l'ignorance et le mal;
« La mort, entre ses doigts qu'une flamme environne,
« Tournant l'horrible scie, en a fait la couronne.
« Est-il un roi sans deuil, sans trouble et sans remords?
« Hélas! en est-il un qui, s'il va chez les morts,
« Ne s'entende nommer tout bas dans l'ossuaire?
« Tout monarque est un pli de l'immense suaire.
« Les meilleurs font pleurer, saigner, souffrir, crier;
« Trajan est proscripteur, Titus est meurtrier;
« Ces despotes sont hors de la loi naturelle.
« Et qu'est-ce que pourrait bégayer Marc-Aurèle
« Entre Octave, l'ancêtre, et Commode, le fils?
« Tarquin tient Rome, Thèbe est sous Aménophis,
« Jean règne sur la neige et Rustem sur les sables,
« Tous se mêlent dans l'ombre, et tous sont responsables;
« On voit tous les mauvais sous les bons transparents,

« Nuit triste! le lion et le loup sont parents;
« On a le monde; on mange, on rit, on se tutoie
« Entre vautours, d'un bout à l'autre de la proie;
« Mahomet, appelant Hildebrand par son nom,
« Lui frappe sur l'épaule et lui dit: compagnon!
« Ah! du fauve océan toute goutte est amère.
« Le Kremlin voit, pendant qu'il tette encor sa mère,
« Poindre un rictus d'hyène au petit Pierre enfant;
« Charles-Quint, qui dompta l'Europe en l'étouffant,
« Boa sombre, a pour fils le livide crotale;
« La vieillesse est funèbre et l'enfance est fatale;
« O mystère effrayant des rois infortunés!
« Démons quand ils sont morts, monstres dès qu'ils sont nés,
« Le genre humain les compte en comptant ses supplices,
« Et de tous leurs cercueils leurs berceaux sont complices.
« Quand le peuple au gibet s'agite agonisant,
« Pas un fil de la corde, hélas! n'est innocent;
« Quand le monde est aux fers dans l'affreuse géhenne,
« Tout chaînon a sa part du crime de la chaîne.
« Est-il de bons rois? Non, dit Épictète; non,
« Dit Platon; non, dit Jean à Pathmos; et Zénon
« Dit: Il est de bons rois comme de bonnes haches.
« Les abeilles, les lys, les soleils, sont des taches.
« Henri quatre, l'histoire un jour dira de toi:
« Il n'était pas méchant, non, mais il était roi.
« Ah! quand l'autodafé lamentable s'allume,
« Quand le noir patient prend feu, se tord et fume,
« Une flamme peut-elle, alors que le brasier
« Mord la victime et cherche à s'en rassasier,
« Quand le mourant frémit dans l'angoisse dernière,
« S'isolant du bûcher, crier: Je suis lumière!
« Non, pas un roi n'est bon, non, pas un roi n'est doux,
« Et tous sont dans chacun et chacun est dans tous.
« Peuple! au moins jette-leur la haine expiatoire!
« Tous ont au front la main sanglante de l'histoire.
« Anathème sur tous! »

Et c'est précisément
Cette fatalité qui fait mon tremblement.

Oh! je me sens parfois des pitiés insondables,
Je gémis sur les grands et sur les formidables,
Sur les démons grondants et sur les dieux tonnants;
Devant l'accablement des sombres continents,
Devant l'horreur, devant l'antre de nos annales
Difforme et pénétré de lueurs infernales,
C'est à vous que je songe et que je compatis,
Tristesse des tyrans sous la pourpre engloutis,
Souci mystérieux des rois, mélancolie
Du tigre méditant sur sa morne folie.
Pesant la conscience, observant l'horizon,
Je me prends à douter que le juge ait raison
Et que l'historien tienne le vrai coupable.
Et du passé perdu dans la brume impalpable,
Du présent où moi-même autrefois j'étouffais,
De ce gibet, le droit, de ce charnier, les faits,
De cette vision : Louvre, Cirque, Hippodrome,
Empereurs dégradés de l'empire par Rome,
Pierre et César rompant leur monstrueux hymen,
Papes noirs étendant dans les ombres la main,
Rois excommuniés à chandelles éteintes,
Attentats, échafauds, viol des choses saintes,
Peuples trahis, vendus, livrés, prostitués,
Les Narcisses heureux, les Thraséas tués,
Le despote faisant toujours le personnage
Du crime, du poison, du poignard, du carnage,
De tout ce désespoir fauve et démesuré,
Hélas! j'entends sortir ce cri : miserere!

Oui, pardonnons. Dieu sait avec quel soin sévère,

Touchant ces fronts d'airain et ces crânes de verre,
Triste, j'examinais ce tas de tout-puissants;
J'étais là, respirant l'odeur du vieil encens,
Regardant sous le dieu, retournant la médaille;
Je dérangeais le ver qui dans les rois travaille,
Et mon esprit, perdu dans l'horreur, s'enivrait
Du noir musée avec Bossuet pour livret.

Eh bien, grâce!

VI

Voyons, vous tous, que quelqu'un vienne
Avec moi, jusqu'à l'ombre antédiluvienne,
Jusqu'au loup primitif Nemrod; puis remontons
A nos siècles chrétiens et lettrés, à tâtons;
Évoquons tous les rois, citons à notre barre
Guy le Baveux, Mainfroy le Noir, Jean le Barbare,
Mathias le Sanguinaire et Pierre le Cruel;
Suivons dans les tombeaux quelque âpre Ézéchiel
Qui pour nous ressuscite Aureng-Zeb, et ranime
L'atroce Rhinomète et l'impur Copronyme;
Allons des grecs aux turcs, des émirs aux sophis,
Du schah tuant son père au czar tuant son fils;
Faisons lever, hagards, tous ces hommes de l'ombre,
Macbeth, prince d'Angus, Oswy, roi de Northumbre,
Le Valentinien dormant avec ses ours,
Boris dans son Kremlin, Achmet dans les Sept Tours,

Les Pharaons couchés dans les hiéroglyphes,
Les satrapes, les deys, les lamas, les califes,
Les dresseurs de gibets, les traîneurs de canons;
Faisons l'appel des scheiks et des soudans; prenons
Tous les règnes en bloc, en masse tout l'empire;
Interrogeons Eschyle et réveillons Shakspeare;
Aux poëtes sacrés faisons des questions;
Que nous répondraient-ils si nous les attestions?
— Ces hommes n'étaient pas pires que d'autres hommes.

Ce qui fait les Césars, c'est l'air fatal des Romes;
Tant qu'Isis voilera la raison, les Memphis
Et les Thèbes auront les Pharaons pour fils;
C'est l'atmosphère étrange et terrible du trône
Qui fait Tudor à Londre et Phul à Babylone.
Nul n'est d'avance Achab, Domitien, Abbas;
Non, non, il ne naît point de démon ici-bas;
Personne n'est créé moitié chair, moitié marbre;
L'humanité n'a point de fruit noir à son arbre;
Non, celui qui fait tout et qui répond de tout
N'a pas mis un dragon, une hydre, un tigre, un loup
Dans cet enfant qui tient sa mère par la robe;
Tout homme naît bon, pur, généreux, juste, probe,
Tendre, et toute âme éclôt étoile aux mains de Dieu.

Si ce cœur est glacé, c'est qu'on éteint son feu;
Si cette aile est cassée et si cet esprit boite,
C'est qu'on l'a comprimé dans une cage étroite;
Si cet homme est affreux, c'est qu'on nous l'a jeté
Dans un moule de crime et de difformité.

L'ignorance, d'où vient le deuil, d'où sort le vice,
A sept mamelles d'ombre, et chacune est nourrice
D'une des sept laideurs du mal, monstre sans yeux;
Tout despote a sucé ce lait mystérieux;
Dès qu'il naît, on lui prend sa pensée, on l'efface;

C'est un petit enfant, que voulez-vous qu'il fasse
Contre ce précepteur effroyable, le mal!
Au delà de la vie et du destin normal
On lui fait un berceau terrible, où les chimères
Vont le bercer pendant qu'il dort, hideuses mères;
Son œil, cherchant le jour, s'ouvre pour ne pas voir;
On l'emmaillotte avec ce linceul, le pouvoir;
Les intérêts abjects, groupés autour du maître,
Lui retirent l'idée et l'air, l'empêchent d'être,
Et, lui cachant le saint, le pur, le grand, le beau,
L'enferment dans lui-même ainsi qu'en un tombeau.
Le premier idiot venu saisit et mène
Ce pauvre enfant-roi hors de la raison humaine,
Et d'infimes laquais, en louant les défauts,
Dans cet œil qui fut vrai mettent un regard faux.

S'il suffit d'un duc d'Albe ou d'un Wolsey pour faire
A toutes les horreurs qu'un lâche cœur préfère
Tomber les Henri huit et les Philippe deux,
Qu'est-ce donc quand ils ont, hélas, à côté d'eux,
Au lieu du triste eunuque ou du valet inepte,
Un vaste esprit, faisant de leur faute un précepte,
Flattant leur instinct fauve ou leur impur souhait,
Alexandre Aristote et Louis Bossuet?

*

L'ignorance et la nuit sont les deux sœurs lugubres.
L'une a les cœurs malsains, les esprits insalubres,
Les cerveaux bas; et l'autre a la stagnation
Des ténèbres pesant sur la création.

L'ignorance a les Tyrs, les Babels, les Sodomes,
La guerre et les combats, sombres tempêtes d'hommes,
D'où sortent les Césars, les Habsbourgs, les Capets;
La nuit a le chaos des nuages épais,
Ces tourmentes sous qui l'étoile se dérobe,
Qui grondent, remuant tous les gouffres du globe
De la mer Caspienne au noir lac Michigan;
Et l'une a le despote, et l'autre a l'ouragan.
Elles n'ont pas de cœur, pas de regard, pas d'ailes;
Elles font de la mort; dès qu'avec l'une d'elles,
En présence du sort et du doute, il est seul,
L'homme tremble; elles sont toutes deux le linceul;
Et, soufflant les flambeaux, le guet-apens infâme
Que l'une fait au ciel, l'autre le fait à l'âme.

VII

J'ai vu l'Inde; je plains le morne tchandâla;
Un homme fraternel jamais ne lui parla;
Sa soif ternit le fleuve; et devant son martyre
La cabane se ferme et la main se retire;
Il est le réprouvé de l'eau, du pain, du seuil;
On dirait que le feu, l'air et la terre en deuil
Le chassent, que le champ le hait, que la matière
Le repousse et se tient hors de lui tout entière;
Il est celui que nul n'abrite et ne reçoit.
Mais du moins, tel qu'il est, hélas, et, quel qu'il soit,
Il voit le jour de tous et son âme lui reste;
Et, quoiqu'on ait jeté sur sa tête funeste
La lèpre et son dégoût, la peste et son charbon,
Non, il n'est pas maudit, puisqu'il peut être bon.

Et maintenant voyez celui-ci. La justice
Resplendit; non pour lui. Que l'erreur l'abrutisse!

Il est roi. Le progrès, lumineux et vivant,
Pour tout le genre humain éclôt, soleil levant;
Lui ne le verra pas. Chacun peut dans sa course
Boire à la vérité, la grande et chaste source;
Lui seul, sombre altéré, n'en approchera point.
Le mot qu'on dit, le pas qu'on fait, le jour qui point,
N'existent pas pour lui; son oreille est de pierre;
Pas un rayon réel n'avertit sa paupière;
Il semble que le sort n'ait pas d'autre intérêt
Que de le perdre ainsi qu'une horrible forêt;
On lui crée, en dehors de tous les autres hommes,
L'impossibilité d'être ce que nous sommes;
Sans guide en son désert, et n'ayant à choisir
Que du crime en cette ombre où rampe son désir,
Ame aux vils appétits du ventre coutumière,
Hors de toute science et de toute lumière,
Banni de la raison et de la vérité,
Dans la prodigieuse et folle obscurité
Qu'il rend en y passant plus lamentable encore,
Il erre, paria sinistre de l'aurore.

Et de ces deux damnés, dis, lequel plaindras-tu?
L'un est hors du bonheur, l'autre, de la vertu.
Quel est le plus fatal et le plus solitaire,
Dis, l'homme qui n'a pas sa part de pain sur terre,
Ou l'homme qui n'a pas sa part de vérité?

Ah! pleurons sur le roi, ce grand déshérité!

VIII

Les maudits ont besoin de têtes inclinées
Sur eux, sur leurs mystères et sur leurs destinées ;
Un regard sans courroux leur semble une faveur ;
Et qui se penchera si ce n'est le rêveur ?
Qui leur prodiguera la bonté vénérable ?
Qui donc ramassera le morceau misérable
Du czar doré jadis, du roi fleurdelysé ?
Qui donc aura souci du vieux césar brisé ?
Dans ce monde où l'histoire affreuse n'illumine
Que des fourmillements de tombe et de vermine,
Qui donc consolera ? qui donc, si ce n'est lui,
Sera l'auguste Job des opprobres d'autrui ?
Attendri sur l'effet par l'énigme des causes,
Ayant devant l'esprit l'obscurité des choses,
Il se couchera, grave, indulgent, attristé,
Sur ce vaste fumier qu'on nomme humanité,
Et, des abjections compagnon volontaire,

Voyant la tyrannie et le tyran à terre,
Pour racler cet ulcère il prendra ce tesson.
Oh ! plaindre, c'est déjà comprendre. L'horizon
Montre à l'œil moins sévère une aube moins confuse,
La grande vérité sort de la grande excuse.
Retirez l'anathème, une lueur paraît.
Veilleur fiévreux, chercheur du suprême secret,
En vigie au plus haut de la noire mâture,
Le penseur, attentif à toute la nature,
Comparant l'élément et le destin, confond
Dans le même regard surhumain et profond
Les souffles, les hasards, le colosse, la mouche,
Le monstre qui s'éveille et l'astre qui se couche,
Le trajet d'un brouillard aux cieux, et le chemin
Qu'un nuage d'erreurs fait dans l'esprit humain;
Et les linéaments de l'Inconnu surgissent;
Et les princes hagards que les meurtres rougissent,
Avec les Genséric la nuit coïncidant,
Et le glaive et le sceptre, et la griffe et la dent,
Et le tigre et le maître, et l'horreur babélique,
Dans ces compassions immenses tout s'explique.
Sitôt qu'on a cessé de maudire, le sort
Semble un chaos calmé d'où l'ordre auguste sort;
Les mystères, devant le songeur sans colère,
Sont le gouffre, mais sont le gouffre qui s'éclaire;
Ils n'ont plus de démence, et blanchissent, pareils
A des cieux noirs où vont se lever des soleils;
Et voilà tout à coup que, dans l'ombre sacrée,
Calmes, pleines de Dieu, des lois font leur entrée;
On ne lit pas le livre, on en épèle un mot;
Et l'on frissonne, tant on sent le bras d'en haut,
Tant l'homme est faible, et tant l'énormité divine
Paraît dans ce qu'on voit et dans ce qu'on devine!

On reconnaît qu'ils sont bien peu de chose, hélas!

Tous ces tristes Nérons conduits par les Pallas,
Pour qui Dieu n'est qu'un spectre et les hommes des nombres.
Cette espèce de mont formé de règnes sombres,
Cet édifice affreux que chaque âge construit
Avec des attentats, de la gloire et du bruit,
Et qui, sanglant, rayé de suintements fétides,
Fait bloc avec les rois, mornes cariatides,
Ce chaos de faits lourds, tristes, hideux, navrants,
Qui charge la mémoire informe des tyrans,
Toutes ces actions sauvages et terribles
Qui donnent dans l'histoire aux Tibères horribles
Des aspects monstrueux de démons écrasés,
Ce tas des vieux forfaits, bronzes vertdegrisés,
Cet amas du granit le plus dur des abîmes,
Ce grand rocher du mal, alluvion des crimes,
Colossal piédestal de Némésis debout,
Large, énorme, une larme, ô Dieu bon, le dissout!

Car les pleurs sont sacrés; ils sortent, pur dictame,
Les pleurs humains, du cœur, les pleurs divins, de l'âme;
Dès que, s'examinant soi-même, on se résout
A chercher le côté pardonnable de tout,
Dès qu'on a rejeté l'amertume chagrine,
Le réel se dévoile, on sent dans sa poitrine
Un cœur nouveau qui s'ouvre et qui s'épanouit.

Un ange vit un jour les hommes dans la nuit;
Il leur cria du haut de la sereine sphère :
— Attendez; je vous vais chercher de la lumière. —
Il revint apportant dans sa main la pitié.

IX

Tout se montre à demi. Voyons l'autre moitié.
C'est toujours une chose incertaine, incomplète,
Trouble, que nous faisons asseoir sur la sellette.
Quoi! faire le procès à cet homme? Essayons.

C'est bien. C'est le tyran.

Sous son front sans rayons
L'égoïsme a produit la morne insouciance;
Les deux flambeaux humains, science et conscience,
N'ont jamais un moment flamboyé dans sa main.
Sa conscience est là, morte, sur le chemin,
Les rhéteurs ont soufflé cette flamme éphémère;
On n'est pas sûr qu'il ait ouvert une grammaire;
Il frappe, il ne sait rien; comment l'avertit-on?
En vénérant le sceptre, en baisant le bâton.

Jamais d'objection, quoi qu'il fasse ou qu'il veuille.
Il parle; un peuple entier tremble comme la feuille;
Il a crié : Je règne! et tous ont dit : Régnez!
Il a marché sur tous, tous se sont prosternés;
Conseillé par un prêtre à l'oreille, il s'écrie :
— Je suis dieu. Comme un dieu qu'on m'adore et me prie!
Les magistrats ont dit : Peuple! c'est le devoir.
Un jour, fou furieux, il a souhaité voir
Des gavials manger des hommes; les édiles
Ont fait faire un palais de marbre aux crocodiles.
Qu'est-ce que l'univers? Un immense valet.
Le bien, le juste, ô roi, c'est tout ce qui vous plaît.
S'il veut verser du sang, le sang est une gloire,
Le sang est une pourpre; et s'il désire en boire,
On rendra grâce aux dieux de la soif de Néron.
La guerre l'étourdit de son vaste clairon.
Caïphe, ayant au cœur Satan, Dieu sur la langue,
Le déclare clément et bon, et le harangue;
Tous les bruits qu'il entend font de la surdité;
La terre entière semble en sa stupidité
Comploter lâchement l'égarement d'un homme;
Sous le roi bête fauve on est bête de somme;
Le monde tend l'échine au bât, la tête aux coups;
Les Romes, les Paris, les Londres, les Moscous,
Bacon et sa raison, Virgile avec sa lyre,
Vont se rapetissant sous ce nain en délire;
On lui fait un instinct d'hyène; on le bâtit
Étroit comme pensée et grand comme appétit;
Qu'il s'élève une voix pour accuser cet homme,
Vingt tribunaux abjects frémiront, ce qu'on nomme
Justice châtiera l'auguste vérité,
L'ombre fera jeter au cachot la clarté;
Tous les bandeaux qu'un front peut porter, il les porte;
Les courtisans sont là qui veillent à sa porte,
Et les tâtent pour voir s'ils sont assez épais;
Il est féroce, obscène, abominable, en paix;

Il avait l'ignorance, on y joint la folie;
Il vole, tue, écrase, extermine, spolie,
Dresse des échafauds, fait des parjures, ment,
Pille, égorge, détruit, brûle, naïvement;
Son pouvoir est la grêle aveugle des déluges,
La trombe. — Et maintenant, allez aux voix, les juges!

Tacite, qu'en dis-tu? Qu'en dis-tu, Juvénal?
Dieu lui-même est pensif au fond du tribunal;
Et le châtiment craint d'être injuste, et la foudre
Ne peut plus condamner et n'ose pas absoudre.

X

Vous insistez? Eh bien, insistons. J'y consens.
Oui, don Pèdre égorgeant les enfants innocents
Est méchant; oui, Bardas, oui, Léon le faussaire,
Valens, Justinien aveuglant Bélisaire,
Alexandre exposant Callisthène aux lions,
Sont affreux; les Phocas et les Pygmalions
Sont hideux jusqu'au rêve et jusqu'à la chimère;
Xercès sanglant battant de verges l'onde amère,
Constantin Caballin broyant sur les pavés
Aux pieds de son cheval des monceaux d'yeux crevés,
Sapor couvrant de sel une femme écorchée,
Épouvantent; Achab, tourmenteur de Michée,
Didier, Osman, Ratberg, Vitiza, Childebrand,
Les Comnènes, Michel Calafati montrant
Toute la cruauté que contient l'éphémère,
César tuant la loi, Néron tuant sa mère,

Font horreur; ils sont vils, ils sont abjects Et nous?
Pourquoi ces sénateurs leur parlant à genoux?
Pourquoi ce prêtre athée et faux qui les encense?
Pourquoi les engloutir dans notre obéissance?
Pourquoi, pouvant souffler sur un joug vermoulu,
Le monde accepte-t-il le pouvoir absolu?
Pourquoi les plus nombreux sont-ils donc les plus lâches?
De quel droit, du devoir méconnaissant les tâches,
La terre maudit-elle, après l'avoir construit,
L'homme de cécité, de fureur et de nuit?
O peuple! consentir au tyran, c'est le faire.

*

Pénétrons plus avant dans cette morne sphère,
Questionnons le sphinx, l'énigme, l'inconnu.

Sait-on pourquoi l'on vient et d'où l'on est venu?
Le fœtus choisit-il son destin? Est-on maître
D'indiquer son endroit et son heure pour naître?
Ah! vous voulez qu'on soit responsable? De quoi?
D'être homme de tel siècle ou bien fils de tel roi?
D'être l'atome errant la nuit dans telle zone?
D'avoir été jeté tout petit sur un trône?
D'être sorti sultan du mystère infini?
Est-on donc accusable et sera-t-on puni
De la place où vous met l'obscure destinée,
Quand, semence de vie au vent abandonnée,
On éclôt sur la terre, humble esprit frémissant?
Qu'est-ce qu'il avait fait, ce pauvre être innocent,

Pour être le tyran, pour être une âme noire,
Pour être le damné sinistre de l'histoire,
Pour être un spectre en fuite au souffle des courroux,
Pour que tous les carcans et que tous les verrous,
Tous les gibets froissant leurs tragiques ferrailles,
Toutes les visions d'ombre et de funérailles,
Tous les vols de corbeaux, tous les vols de vautours,
Passent autour de lui toujours, toujours, toujours!
Qu'est-ce qu'il avait fait pour être Périandre,
Busiris, Constantin, Charles neuf? pour entendre
Les gouffres à jamais aboyer après lui?

S'il eût vu ce destin funèbre, il aurait fui.
Est-ce qu'il n'avait pas aussi lui, dans ces limbes
Où l'être avant d'éclore erre parmi les nimbes
Et d'où l'âme en tremblant sur ce globe s'abat,
Droit à la mère blême et pauvre du grabat?
Avait-il mérité l'exception terrible?
O Dieu qui vannes l'homme aux trous noirs de ton crible
Et qui sèmes au vent ce grain prédestiné,
N'avait-il donc pas droit, ce triste nouveau-né,
Comme tous les enfants qui naissent pêle-mêle,
Au chaume, au galetas, aux souliers sans semelle,
Au haillon laissant voir la maigreur du genou,
Au liard du ruisseau qu'on fouille avec un clou?
N'avait-il donc pas droit à la sainte misère?
Le faire prince et monstre, était-ce nécessaire?
Louvres payés trop cher! ô Kremlins, Alhambras,
Couronne, orgueil du front, sceptre, splendeur du bras,
Marches du trône, éclat, pouvoir, lits de parade,
Fronts courbés, fauteuil d'or de la royale estrade,
Dais de pourpre à travers un nuage aperçu,
Comme il eût dit : jamais! jamais! s'il avait su
Tout ce que vous cachez d'ombre et de précipice!
L'enfant ramassé nu sur le seuil de l'hospice

Ignore ce velours, ignore ce sapin;
Il est béni! Râler sans toit, sans feu, sans pain,
Être le nourrisson à qui, pâle et flétrie,
L'âpre indigence tend sa gorge de furie,
Oh! plutôt qu'être infant, césaréwitz, dauphin,
Mendier, grelotter, avoir froid, avoir faim,
Être le chien humain d'un vil troupeau qui broute,
Garder les porcs, casser des pierres sur la route!
L'homme de l'arsenal qui traîne des fardeaux
Ayant comme un cheval des bricoles au dos,
Le chanteur de la rue à qui le souffle manque,
Le geindre gémissant la nuit, le saltimbanque
Attendant qu'on lui jette un sou dans son chapeau,
Le pêcheur qui toujours a de l'eau sur la peau,
Le nègre entortillant ses fers d'une guenille
Pour ne pas trop sentir le froid de la manille,
Les mineurs enfouis dans leur puits ténébreux,
Ceux-là sont les choisis, ceux-là sont les heureux!
Oh! je le crie, avant qu'il fût né, qu'on réponde,
Qu'est-ce qu'il avait fait, terre, astres, nuit profonde,
Ciel fatal, pour ne pas être un de ces élus!

Ou si décidément du jour il est exclus,
Si le destin lui tend quelque implacable embûche,
S'il faut que dans le crime et le mal il trébuche,
Eh bien! rôder aux bois, tuer dans la forêt,
Mais non pas dans l'histoire où le sang reparaît,
N'avoir pas d'Isaïe acharné sur son ombre,
Être du moins l'objet d'un peu de pitié sombre,
S'appeler le bandit et non pas le tyran!

Quoi! le cafre qui teint ses lèvres de safran,
Le huron manœuvrant sa pirogue d'écorce,
Vole, vous l'absolvez, penseurs! Le brigand corse,

Fauve et traitant le droit comme un pays conquis,
Silhouette sinistre, erre dans les makis,
Vous murmurez : pardon! Nul n'exige qu'un nègre
Ou qu'un malgache, étant stupide, soit intègre;
On les plaint; savent-ils ce que c'est que la loi?
Et vous ne plaignez pas ce sultan ou ce roi,
Cet autre nègre orné d'autres verroteries!
Le zingaro qui vit en dehors des patries
Vous émeut; le mougick à Cronstadt, le hammal
Au Fanar, vous plaidez pour eux s'ils font le mal;
Le loup suit son instinct en ravageant l'étable.
Quoi! vous allez chercher sur son banc lamentable
L'affreux galérien féroce et châtié,
Vous lui tâtez le crâne et vous criez : pitié!
Et vous ne sentez pas dans ce vide où tout flotte
Qu'un despote est un pauvre aussi bien qu'un ilote,
Que la pourpre n'est plus qu'un haillon dans la nuit,
Et qu'en cette ombre où l'homme est par l'instinct conduit,
Où le mensonge s'offre, où le vrai se refuse,
A l'ignorance égale il faut l'égale excuse!

XI

Croyez-vous donc, songeurs qui vous apitoyez
Sur l'affreux mendiant des ravins non frayés,
Sur le larron des bois, demi-nu, maigre et blême,
Que ce bandit n'est pas un despote lui-même?
Non, il est le tyran sauvage de minuit;
Il prend cette heure triste, avec elle il s'enfuit;
Il est le conquérant du sentier solitaire;
La forêt, qu'il viole en son sacré mystère,
Le regarde arriver comme Rome Attila.
Croyez-vous donc qu'il est sans flatteurs? Non, il a
Sa faim qui lui dit : Prends! sa soif qui lui dit : Tue!
La solitude, fauve et de branches vêtue,
Qui dit : Te voilà seul! voleur! te voilà roi!
Son lourd bâton ferré qui dit : Compte sur moi!
Il a ses muscles durs qui lui disent : Personne
Ne te vaut; le passant en te voyant frissonne;

Tu peux tuer un homme avec un coup de poing.
Il a sa haine au cœur qui dit : N'épargne point!
Et, troués et béants, ses vieux haillons farouches
Baisent son crime avec leurs misérables bouches,
Et, caressant sa main sanglante, et la léchant,
Lui parlent à voix basse et lui chantent ce chant:
— L'or est bon à piller, le sang est bon à boire:
Cherche l'or, cherche l'or, ô conscience noire!
Vois comme ton esprit la nuit étinceler;
Le meurtre ténébreux est fait pour s'étoiler
De sequins rayonnants, de doublons et de piastres;
C'est aux abîmes noirs qu'appartiennent les astres.

XII

Aux lueurs du flambeau par ma main soutenu,
Tout le fourmillement ténébreux est venu ;
Devant mon esprit calme et que l'équité mène,
J'ai donné rendez-vous à la misère humaine,
A toute l'ignorance, à tout front déprimé,
A quiconque a pour âme un soupirail fermé ;
J'ai plaint, les rassemblant sous ma prunelle sombre,
Tous ces demi-vivants, les infirmes sans nombre,
Tous ceux sur qui le deuil tire son lourd rideau,
Le mendiant sans yeux au front ceint d'un bandeau,
Le pauvre homme pied-bot tremblant sur la béquille,
Et je me suis senti, tous étant ma famille,
Tous ayant droit aux pleurs, leur unique trésor,
Une compassion plus douloureuse encor
Pour le boiteux du sceptre et l'aveugle à couronne.

La cécité sur tous pèse et les environne;
Ils sont tous du néant qui souffre; et puis, hélas!
Ces diadèmes d'or sur tous ces crânes plats!
Hélas, ne rien savoir, ne rien voir, et l'empire!
Être tout, n'étant rien; quelle indigence pire!
Quel plus dur dénûment, quel plus morne abandon,
Et quel accouplement plus digne de pardon
Que la toute-ignorance et la toute-puissance!
Quoi de plus désolé que cette affreuse absence
De la réalité, du vrai, de la raison,
Et du jour, englouti derrière l'horizon?
Entre les malheureux gravissant les calvaires,
Pour ceux-ci qui sont rois serons-nous plus sévères
Parce qu'ils sont plus sourds et plus noirs, et qu'ils ont
Plus d'horreur dans la main et d'ombre sur le front?

XIII

Oh ! je dis aujourd'hui comme toi, mon vieux Dante,
Mais triste et d'une voix moins fauve et moins stridente :
« — Si l'on ne comprend pas, je vais recommencer;
« Ce peuple est comme l'eau qu'on fend sans la creuser,
« Et je lui redirai cent fois la même chose ! — »
Quel plaidoyer farouche et quelle rude cause !
La pitié tremble, ayant contre elle tout le cri
Et toute la douleur du genre humain meurtri.

*

O vous, les inconnus, l'irresponsable foule,
Vous sur qui la minute inconsciente coule,
Heureux d'être petits, et sentant quel secours
L'oubli donne aux vivants si confus et si courts,

Ne faisant point un pas qui ne soit effaçable,
N'ayant d'autre souci que d'être grains de sable,
Représentez-vous donc ce que c'est qu'un passant
Qui se croit Absolu, Très-Haut et Tout-Puissant!
Imaginez-vous donc ce que c'est qu'un despote!
Il rit stupidement au peuple qui sanglote;
Sa grandeur, lui venant du néant, l'amoindrit;
L'énormité du trône écrase son esprit;
Sous cet homme l'honneur périt, le droit s'absente.
La paix est un marais de honte croupissante;
Lois, justice, clergé, tout est corruption.
Pour gagner tes procès, es-tu Trimalcion?
Bien. Paie. Es-tu Phryné? Montre ta gorge aux juges.
On aspire aux tombeaux ainsi qu'à des refuges;
La guerre est un tumulte informe, un cliquetis
De passions, d'instincts sauvages, d'appétits;
Il va sans savoir où, de bataille en bataille;
Il allume une ville ainsi qu'un tas de paille;
Et la campagne en feu que brûle ce tueur
Empourpre au loin les monts où rêve, à la lueur
De tous ces tourbillons de flamme et d'étincelles,
Le vautour se fouillant du bec sous les aisselles.
Puis la victoire un jour fuit et le brise, après
Qu'il a fait grandir l'ombre affreuse des cyprès.

*

Quoi! parce qu'un malheur sera fait de puissance,
D'autorité, d'orgueil sans borne, de licence,
De luxe, de bonheur, vous ne le plaindrez pas?
Quoi! parce qu'il verra d'en haut, et nous d'en bas;
Quoi! parce qu'il aura le haut bout de la table,
A gauche un chancelier, à droite un connétable,

Parce que ce malheur, ivre, se croira Dieu,
Parce que, formidable, il sera le milieu
De tout un monde étrange, encens, festins, armées,
Et, comme le bûcher, d'un gouffre de fumées,
Parce qu'il aura, triste, une tiare au front,
Tout ce respect fût-il plus fatal que l'affront,
Ce palais fût-il plus lamentable qu'un bouge,
Cet or rouge fût-il plus brûlant qu'un fer rouge,
Comme cela s'appelle un roi, comme c'est né
Fleurdelysé, béni, harangué, couronné,
Dans un berceau semé d'abeilles, à Versailles,
C'est bien, c'est le damné; vous serez sans entrailles!

*

Regardez-les, sont-ils assez épouvantés!
Les Transtamares sont l'un par l'autre guettés,
Et chacun d'eux, tremblant sans pouvoir s'en distraire,
Met la main au poignard sitôt qu'il voit son frère;
Alonze va changeant de chambre chaque nuit;
Louis onze grelotte et maigrit; Henri huit
Fait fouiller tous les soirs son lit à coups d'épée;
Rustem est une brute à tuer occupée,
Lisant dans tous les yeux d'implacables desseins
Et dans tous les passants rêvant des assassins.

*

Ah! ces porte-fléaux fléchissent sous leur charge.
Plus le front est étroit, plus la couronne est large.

Hélas! que devenir avec ce genre humain
Dont on ne sait que faire et qu'on a dans la main?
Ah! le roi! des splendeurs ténébreux cénobite!
Vous vous éblouissez du palais qu'il habite,
De la fanfare auguste et fière qui le suit
Et lui fait sur la tête un triomphe de bruit,
Du cortége inouï qui devant ses pas s'ouvre;
Hélas! vous l'enviez pour son spectre de Louvre!
Vous le voyez d'en bas, superbe, impérial,
Puissant, dans un Rœmer, dans un Escurial,
Parmi des hommes d'or et des femmes de soie,
Dans un grand flamboiement qui semble de la joie,
Peuple, et vous l'admirez, sans vous apercevoir
Qu'éclatant au dehors, au dedans il est noir.
A de certains moments savez-vous ce qu'il souffre
Quand un vague réveil lui laisse voir son gouffre?
Vous l'enviez de loin, mais la surface ment.
La douleur est au fond de son rayonnement;
Vous sentez la chaleur, mais il sent la brûlure.

L'heure en frappant lui fait au crâne une fêlure.
Il porte le pouvoir comme un bœuf le licou.

*

Avez-vous médité sur le czar de Moscou?
Avez-vous médité sur l'empereur de Rome?
Chiffre obscur! zéro noir qui du monde est la somme!
Avez-vous médité sur l'horreur du sultan?
Une lueur de perle argente son caftan;

Il voit un paradis de vagues avenues,
De bains lascifs, d'oiseaux, de fleurs, de femmes nues,
Par le vitrail qui s'ouvre au fond du corridor;
Il a sur son turban la lune aux cornes d'or,
L'astre qui fait l'éclipse et qui fait la démence;
Son pouvoir est un champ que la mort ensemence;
Il est comme au milieu d'une mer sous les cieux;
Dans les hideux pensers il est silencieux
Comme ces rocs que vont souiller les stercoraires,
En saisissant le sceptre il a tué ses frères;
Afin qu'il fût despote, afin qu'il fût vainqueur,
A cet homme lugubre on a coupé le cœur;
Son trône est un charnier, sa ville est un décombre;
Cent monstres blancs et noirs gardant son palais sombre,
D'un maître épouvantable esclaves effrayants,
Le couvent jour et nuit de leurs yeux flamboyants,
Et se penchent, haïs de l'homme et de la femme,
Eunuques de la chair, sur l'eunuque de l'âme.

*

Je vous le dis, les cœurs tendres sont les cœurs grands;
Il est temps qu'on se mette à plaindre les tyrans.
La justice trop juste est sœur de la vengeance.
Pardonnons. Jetons, même aux démons, l'indulgence;
Oui, l'aumône, elle aussi, doit avoir sa grandeur,
N'imprimons le fer chaud sur aucune laideur;
De nos compassions n'exceptons aucun homme;
L'homme juste n'est pas de clémence économe;
Un monstre est un infirme, et l'infirme a des droits.
L'ignorant, quel qu'il soit, qu'il marche au coin d'un bois,

L'envie au cœur, pieds nus, en haillons, triste rustre,
Ou qu'il ait la couronne en tête, brute illustre,
N'est rien qu'un pauvre aveugle, abject, perdu, tenté;
Oui, l'homme se défait où manque la clarté;
O sinistre unité du mal! analogie
Du fou que fait la faim au fou que fait l'orgie!
Ils ont ce noir lien, c'est qu'ils ne savent pas.
Dans leurs deux sphères d'ombre ils font les mêmes pas.
Ils sont le crépuscule et ne savent que nuire;
Ignorer, c'est haïr; ignorer, c'est détruire;
La brutalité vient, la férocité suit;
L'homme de proie, hélas, sort de l'homme de nuit;
Une prunelle horrible en ces ombres s'allume;
Le brigand, le tyran, c'est, dans la même brume,
Le même oiseau de nuit qui vole, atroce et fou;
Gengiskhan et Mandrin sont le même hibou;
La même obscurité dépravée et farouche
Fait en haut Louis quinze et fait en bas Cartouche.

Oui, je vous le répète, allez, interrogez,
Philosophes, les lois, les mœurs, les préjugés,
Les vieux siècles saignants, ces témoins unanimes;
Creusez, fouillez l'histoire, embaumement des crimes;
Ouvrez ce panthéon des dynastes défunts
Que dom Calmet conserve avec ses vils parfums;
Scrutez les attentats, sondez les tragédies
Jetant aux grands palais des rougeurs d'incendies,
Que trouvez-vous? ceci: tous ces grands malheureux,
Bandits broyant la terre ou s'égorgeant entre eux,
De Constantin l'athée à Joas le lévite,
Du Darius de Perse au Dmitri moscovite,
De l'anglais Édouard au mède Barazas,
Qui, nés princes, sont rois, peuple, seraient forçats.
Qu'est-ce que Charles neuf? c'est Ravaillac. Alonze,
Sanche et Ramire sont des idiots de bronze.

Qu'est-ce que Henri trois? un imbécile. Ivan?
Un insensé. Mourad, le tigre du divan?
Un frénétique. Hélas! l'ignorance les couvre.
Pourquoi la plaindre au bagne et la maudire au Louvre?

XIV

Et vous ne voulez pas que nous disions : assez !
Que nous tendions les mains pour tous ces insensés,
Que nous ayons pitié de ces impitoyables !
Que nous demandions grâce aux destins immuables,
A Dieu, pour ceux qui n'ont point fait grâce, et qui sont
Tombés faibles et nus dans le pouvoir sans fond !
Et vous ne voulez pas que, pesant ces deux chaînes,
L'une qui tient le corps captif dans les géhennes,
L'autre qui fait de l'âme elle-même un caveau,
L'une étreignant le bras, et l'autre le cerveau,
Sentant nos yeux mouillés, notre cœur qui se serre.
Nous disions, inclinés sur l'énigme misère,
Et de tous les cachots comparant la noirceur :
L'opprimé le plus sombre, hélas, c'est l'oppresseur !

Si vous ne plaignez pas ces êtres sur qui pèse

Une fatalité morne et que rien n'apaise,
Ces haïs, ces maudits, qu'est-ce que vous plaindrez?
Refusez-vous le baume aux plus désespérés?
Avez-vous des pitiés décroissant à mesure
Qu'on voit la douleur croître et grandir la blessure
Reculez-vous devant l'étrange extrémité
Où le malheur devient de la calamité?

*

Oh! soyons bons surtout pour les cruels. C'est triste
Que la bonté, si belle alors qu'elle persiste,
Vis-à-vis des méchants soit si prompte à l'oubli!
Le méchant, c'est le cœur d'amertume rempli.
Vous cherchez les souffrants; il est le véritable.
Oh! le cri de cette âme est le plus lamentable.
Être le guérisseur, le bon samaritain
Des monstres, ces martyrs ténébreux du destin,
Leur panser leur puissance et leur laver leur crime,
Entre les devoirs saints, c'est le devoir sublime.
Est-il donc impossible, ô Dieu, de secourir,
D'assoupir, de calmer, d'aider, de faire ouvrir
A la sainte pitié ses ailes toutes grandes?
Homme, on t'a fait le mal; ce qu'il faut que tu rendes,
C'est le bien; vis, réponds à la haine en aimant,
Et c'est là tout le dogme et tout le firmament.

Quoi! l'amour est fragile et la haine est durable!
Quelle est donc cette loi du deuil inexorable?
O ciel sombre! on a beau se révolter, vouloir
Briser cet anankè, rompre ce désespoir,

L'âpre loi reparaît toujours, sourde et glacée.
Va, philosophe, essaie, insurge la pensée,
La raison, la sagesse humaine, la clarté,
Contre la nuit, l'horreur et la fatalité;
Appelle en aide et mêle à ces saintes émeutes
Job, les Esséniens, Philon, les Thérapeutes,
Voltaire, Diderot, Vico, Beccaria;
Toujours Satan revient avec le paria.
Toujours l'enfer vomit, comme une double lave,
Le démon dans le ciel, sur la terre l'esclave,
Le mal dans l'infini, le malheur ici-bas.
Plaindre Jésus, c'est bien; mais plaindre Barabbas,
C'est aussi la justice; et la grandeur éclate
A relever Caïphe, à consoler Pilate;
Et c'est là le sommet le plus haut des vertus
Que Socrate expirant soit bon pour Anitus.

Oui! les désolateurs, ceux-là sont les plus tristes.

Vous pleurez quand Sylla dresse ses mornes listes;
Vous plaignez les proscrits; mais vous ne savez pas
Tout ce qu'ils ont d'air pur, d'orgueil, de larges pas,
De respiration fière et de paix sublime,
Tout ce qu'ils ont d'azur au fond de leur abîme,
Et, jetés par les vents sur les écueils amers,
De ressemblance avec le libre flot des mers!
Vous ne vous doutez pas de ces immenses joies,
Subir les durs revers, suivre les âpres voies,
Être chassé, traqué, meurtri, persécuté,
Souffrir pour la justice et pour la vérité!
Vous plaignez les proscrits; occupez mieux vos larmes,
Plaignez le proscripteur. Soupçon, angoisse, alarmes,
Remords, voilà sa vie; il se redit les noms
Des bannis, des captifs plongés aux cabanons,

De ceux qu'il a jetés là-bas à l'agonie;
Le vent râle de la nuit pendant son insomnie;
Pâle, il prête l'oreille, il écoute le cri
De Pathmos, de Syène ou de Sinnamari;
S'il dort, quel songe! il voit Tibère lui sourire,
Brutus rôder, Caton saigner, Tacite écrire;
Il a beau vivre, idole, au fond d'un tourbillon,
Mettre dans toute bouche ou l'hymne ou le bâillon;
Que dira l'avenir? Il se sent responsable
Des fièvres de l'exil, de la plage de sable,
Du marais, du soleil et du zèle d'en bas,
Du geôlier harcelant ces fers et ces grabats,
Du valet tourmenteur qui crée, invente, innove,
Et le flatte en frappant la victime; Hudson Lowe
Pèse plus sur les rois que sur Napoléon.

*

Un jour le sacré temple humain, le Panthéon,
Jettera son éclipse auguste sur vos dômes,
Mornes villes du mal, Kremlins, Stambouls, Sodomes,
Et l'oubli couvrira de son brouillard glacé
La fourmilière étrange et noire du passé,
Pendant que l'avenir luira, fronton splendide.
Hélas, en attendant, l'homme, sans jour, sans guide,
Prend des précautions contre l'entraînement
De la fraternité, vertigineux aimant!
Il sent dans sa poitrine une chose suspecte,
Son cœur; l'homme, humble ou grand, large esprit, âme abjec
Tâtant le sort ainsi qu'on suit dans l'ombre un mur,
A peur de la pitié comme d'un puits obscur,

Et préfère la haine, et s'attache à la corde
Du mal pour ne pas choir dans la miséricorde.
Le pardon crie : Amour! Quel est cet inconnu?
Faire grâce épouvante, et ce mot ingénu,
Doux, clair, simple : — Aimez-vous, frères, les uns les autres!
Est si profond qu'il n'est compris que des apôtres.

*

Jean Huss était lié sur la pile de bois;
Le feu partout sous lui pétillait à la fois;
Jean Huss vit s'approcher le bourreau de la ville,
La face monstrueuse, épouvantable et vile,
L'exécuteur, l'esclave infâme, atroce, fort,
Sanglant, maître de l'œuvre obscure de la mort,
L'affreux passant vers qui les vers lèvent la tête,
Le tueur qui jamais ne compte et ne s'arrête,
Le cheval aveuglé du cabestan des lois;
Toute la ville était sur les seuils, sur les toits,
Parlait et fourmillait et contemplait la fête;
Huss vit venir à lui cet homme, cette bête,
Cet être misérable et bas que l'effroi suit,
Espèce de vivant terrible de la nuit;
Difforme sous le faix de l'horreur éternelle,
Ayant le flamboiement des bûchers pour prunelle.
Il était là, tordant sa bouche sous l'affront ;
On voyait des reflets de spectres sur son front
Où se réverbéraient les supplices sans nombre;
Toute sa vie était sur son visage sombre,
L'isolement, le deuil, l'anathème, ce don
Du meurtre qu'on lui fait au-dessous du pardon,

La mort qui le nourrit du sang de sa mamelle,
Son lit fait d'un morceau du gibet, sa femelle,
Ses enfants, plus maudits que les petits des loups,
Sa maison triste où vient regarder par les trous
L'essaim des écoliers qui s'enfuit dès qu'il bouge;
Ses poings, cicatrisés à toucher le fer rouge,
Se crispaient; les soldats le nommaient en crachant.
Il approchait, courbé, plié, souillé, méchant,
Honteux, de l'échafaud cariatide affreuse;
Il surveillait l'endroit où l'âtre ardent se creuse,
Il venait ajouter de l'huile et de la poix,
Il apportait, suant et geignant sous le poids,
Une charge de bois à l'horrible fournaise;
Sous l'œil haineux du peuple il remuait la braise,
Abject, las, réprouvé, blasphémé, blasphémant;
Et Jean Huss, par le feu léché lugubrement,
Leva les yeux au ciel et murmura: Pauvre homme!

XV

J'ai tout pesé, j'ai vu le fond, j'ai fait la somme,
Et je n'ai pas distrait un chiffre du total;
J'ai mis le nécessaire en regard du fatal;
Je n'ai pas reculé devant le syllogisme;
La vérité dût-elle être mère du schisme,
J'ai voulu que le vrai jaillît et triomphât;
J'ai remué dix fois les os de Josaphat;
J'ai tâché, les heurtant, d'en tirer l'étincelle;
J'ai compulsé l'antique archive universelle;
Et l'énigme semblait toujours s'approfondir.
Et c'était le zénith et c'était le nadir,
Et les aspects changeaient de l'étoile au cloaque;
Du juge Samuel j'allais au juge Éaque;
J'ai comparé les deuils, confronté, discuté;
J'ai du dilemme humain touché l'extrémité;
La tâche était ardue, et mon âpre logique

Marchait, et de tout boire avait la soif tragique ;
Quel accablement d'être à ceci parvenu
Qu'entre l'enfant vêtu de pourpre et l'enfant nu,
Entre les fiers palais dont tonne l'embrasure,
Dont le seuil triomphal rayonne, et la masure,
Entre l'ilote grec et le césar romain,
Entre le mendiant, fantôme du chemin,
Larve obscure, et le roi que la foulé célèbre,
On ne sait qui choisir pour pleurer ! — Nuit funèbre !

Quand donc tous les enfers s'évanouiront-ils ?
Quand, ayant un rayon sous chacun de ses cils,
L'aube apparaîtra-t-elle, après tant d'affreux rêves?
Quand se lèvera-t-il, ce jour saint où les Grèves,
Les Tyburns monstrueux, les hideux Montfaucons
S'écrieront sous les cieux pleins d'astres : Abdiquons !
Dieu ! quand luira l'aurore et le siècle, la vie,
La paix, la joie ouvrant le ciel qui nous convie,
La liberté splendide aux regards enivrés?
Oh ! brisez tous les fers, Dieu vivant ! délivrez
Le bourreau du supplice et le tyran du trône !

*

Partout, du Gange au Rhin, du Tibre à l'Amazone,
L'homme souffre, et l'esclave et le maître sont las ;
Le joug lui-même crie, et tout le mal, hélas !
Vient de ce qu'au vrai jour on n'ouvre pas les âmes.
Frères, au désert noir trop longtemps nous errâmes,
Et guidés au hasard, marchant sans voir, rampants,
Nous en avons subi les hideux guets-apens.

Tout le crime ici-bas est fait par l'ombre lâche.
Haïssons, poursuivons sans trêve, sans relâche,
Les ténèbres, mais non, frères, les ténébreux,
Frappés par eux, broyés par eux, pleurons sur eux.
Ah! si l'on eût tourné vers la clarté leur crâne,
S'ils eussent eu leur part de la céleste manne,
S'ils eussent vu le vrai, tous ces infortunés,
Seraient-ils les bourreaux, les monstres, les damnés?
Non, tout homme qui voit la lumière l'adore.
Non, non! je plains Sélim, je plains Héliodore,
Je plains Caligula, Rhamsès, Achmet; je plains
Tous les Domitiens et tous les Ezzelins;
Je plains Vitellius et Mézence; j'excuse
Le fou de Trianon, le fou de Syracuse,
Les Gengis, les Thamas, dans l'éclair apparus,
Néron brisant Sénèque, Henri brisant Morus,
Cosme, Héliogabale, Omar, Philippe, Osée;
Et je dis à la Nuit: Répondez, accusée.

TABLE

LIBRARY

TABLE

LE PAPE

SCÈNE PREMIÈRE

SOMMEIL

Pages.

PAROLES DANS LE CIEL ÉTOILÉ 5
LES ROIS ENTRENT. 7
LE PAPE SUR LE SEUIL DU VATICAN 11
LE SYNODE D'ORIENT. 15
UN GRENIER 29
LE PAPE AUX FOULES 31
L'INFAILLIBILITÉ 35
EN VOYANT PASSER DES BREBIS TONDUES 39
PENSIF DEVANT LE DESTIN 43
ON CONSTRUIT UNE ÉGLISE 45
EN VOYANT UNE NOURRICE 49
UN CHAMP DE BATAILLE. 53
LA GUERRE CIVILE 59
IL PARLE DEVANT LUI DANS L'OMBRE 65
MALÉDICTION ET BÉNÉDICTION 69

Pages.
En voyant un petit enfant. 73
Un échafaud 77
Pensif devant la nuit 83
Entrant a Jérusalem 85

SCÈNE DEUXIÈME

RÉVEIL

LA PITIÉ SUPRÊME

		Pages.
I.	Les profondeurs étaient nocturnes et funèbres	93
II.	Regardez cet enfant de cinq ans; la feuillée.	97
III.	Maintenant que chacun sonde son propre abîme. . . .	103
IV.	Tyrannie! escalier qui dans le mal descend	105
V.	Hélas! je me suis pris la tête dans les mains	109
VI.	Voyons, vous tous, que quelqu'un vienne.	117
VII.	J'ai vu l'Inde; je plains le morne tchandâla.	121
VIII.	Les maudits ont besoin de têtes inclinées	123
IX.	Tout se montre à demi. Voyons l'autre moitié.	127
X.	Vous insistez? Eh bien, insistons. J'y consens	131
XI.	Croyez-vous donc, songeurs qui vous apitoyez.	137
XII.	Aux lueurs du flambeau par ma main soutenu	139
XIII.	Oh! je dis aujourd'hui comme toi, mon vieux Dante. .	141
XIV.	Et vous ne voulez pas que nous disions : assez!	149
XV.	J'ai tout pesé, j'ai vu le fond, j'ai fait la somme	154

Paris. — May & Motteroz, Lib.-Imp. réunies
7, rue Saint-Benoît, 7

PQ
2289
P2
18--

Hugo, Victor Marie
Le pape

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY